



HAL
open science

Un palais aux portes de mon jardin : en quoi les jardins urbains font-ils les mémoires de la ville de Séville

Émilien Le Goff

► To cite this version:

Émilien Le Goff. Un palais aux portes de mon jardin : en quoi les jardins urbains font-ils les mémoires de la ville de Séville. Architecture, aménagement de l'espace. 2022. dumas-03854897

HAL Id: dumas-03854897

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03854897>

Submitted on 16 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



UN PALAIS AUX PORTES DE MON JARDIN

EMILIEN LE GOFF

MÉMOIRE DE MASTER
SOUS LA DIRECTION DE
MARIE-PAULE HALGAND
ENSA NANTES2021/2022

UN PALAIS AUX PORTES DE MON JARDIN

En quoi les jardins urbains « font-ils » les mémoires de la ville de Séville ?

EMILIE N LE GOFF

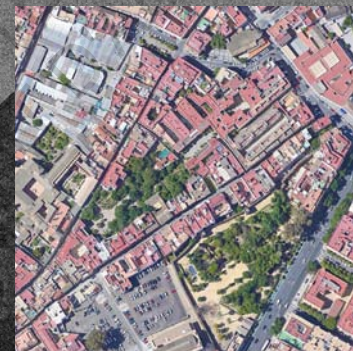
MÉMOIRE DE MASTER
SOUS LA DIRECTION DE
MARIE-PAULE HALGAND
ENSA NANTES 2021/2022



San Jerónimo
37°25'34"N 5°59'28"W



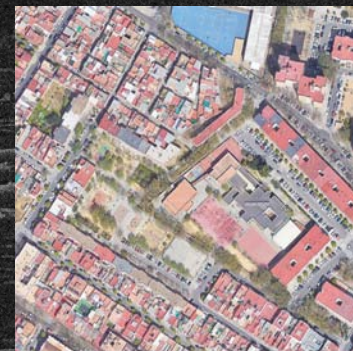
Miraflores
37°24'57"N 5°57'42"W



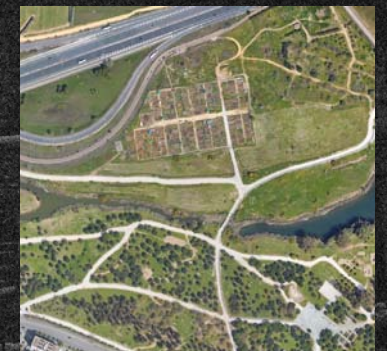
Rey Moro
37°23'46"N 5°59'04"W



Miraflores (scolaires)
37°25'20"N 5°57'08"W



Estoril
37°22'22"N 5°57'21"W



Tamarguillo
37°24'53"N 5°55'15"W

LES JARDINS, BASE DE RÉFLEXION



SOMMAIRE

INTRODUCTION

p.6

+

> LES CAS D'ÉTUDE

> «JARDIN URBAIN» (définition des termes)

> RAPPELS HISTORIQUES



1-UNE CONFUSION POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE

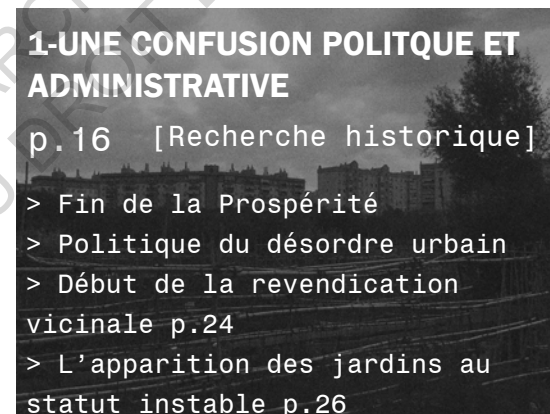
p.16 [Recherche historique]

> Fin de la Prospérité

> Politique du désordre urbain

> Début de la revendication vicinale p.24

> L'apparition des jardins au statut instable p.26



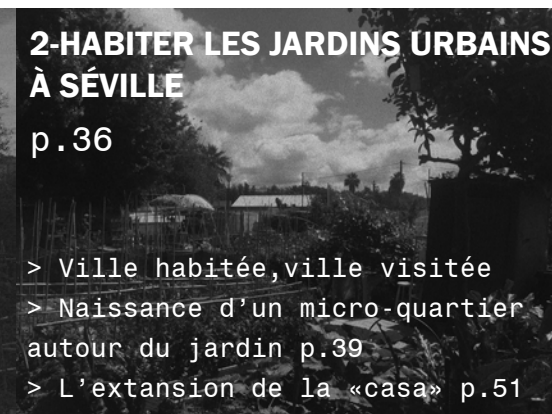
2-HABITER LES JARDINS URBAINS À SÉVILLE

p.36

> Ville habitée, ville visitée

> Naissance d'un micro-quartier autour du jardin p.39

> L'extension de la «casa» p.51



3-LES MÉMOIRES DU JARDIN URBAIN

p.66

> Lecture de la ville par les jardins

> Mémoire collective p.71

> Jardin archéologique p.83



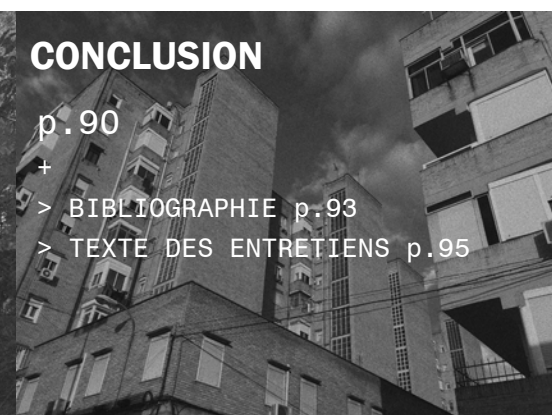
CONCLUSION

p.90

+

> BIBLIOGRAPHIE p.93

> TEXTE DES ENTRETIENS p.95



« Une salade qui pousse, je trouve ça merveilleux. C'est une aventure. Après on la mange, ça c'est une autre chose. » « Dans le jardin j'ai trouvé le calme, le charme du potager, de la nature, des oiseaux, le bruit des abeilles ».

Louis de Funès

INTRODUCTION

Arrivé à Séville de l'aéroport, en sortant du bus à Plaza de Armas, la première surprise c'est cette bouffée d'air chaud qui nous « prend ». Puis en déambulant dans le centre, c'est le théâtre de la rue qui nous étonne par sa vitalité, son ambiance. Dans cette partie de la ville où se côtoient locaux et « guiris¹ » d'une manière indépendante, l'atmosphère apparaît ambiguë entre traditionalisme et tourisme de masse. Rapidement, cette ambiance pourtant agréable, appelée à « l'échappatoire », à la recherche d'un espace moins « caractéristique », plus personnalisable, plus « vrai ».

J'ai découvert la ville en courant sur les bords du fleuve. Ceux-ci m'ont naturellement conduit au nord de la ville jusqu'au parc de l'Alamillo (Nord-Ouest du Guadalquivir). J'ai commencé à explorer la ville des « délaissés » de l'exposition de 1992. J'ai parcouru ce « no man's land » aux quelques pavillons restants et aux étendues bitumées sur lesquelles s'abat un soleil de plomb. En reproduisant ces longues promenades, je suis tombé par hasard sur les potagers urbains de San Jerónimo (Nord-Est du fleuve). En y entrant, j'ai découvert une atmosphère paisible tout à fait singulière et en contraste avec celle de la ville.

Je me questionnais déjà sur ces espaces « cachés », « appropriés » par des habitants dans lesquels je retrouvais l'ambiance de certains lieux du centre comme le « Jardin del Valle ». Mes yeux s'arrêtaient aussi sur les « détails » de ces jardins, sur les objets entreposés par ses utilisateurs et sur les clôtures qui les enfermaient. À proximité de ces jardins, l'architecture moderniste de la seconde moitié du 20ème siècle, du quartier ouvrier, définissait un paysage sévillan nouveau pour moi.

Malgré le peu d'informations à la bibliothèque sur ces derniers, je découvrais l'existence des autres zones de potagers dissimulées dans la périphérie : Miraflores (1991), San Jerónimo (1996), Rey Moro (2004, dans le centre), Torreblanca (2005), Alcosa (2006), Miraflores/CEA (2010), Bellavista (2010), Polígono Sur (2012), Julián y Mari/Enjambre sin Reina (2008), Olga Pozo (2010) et Con los pies en la tierra (2011)²

J'apprenais également l'existence d'une typologie historique de jardin sévillan très similaire à celle-ci. Les premiers potagers et les jardins horticoles occupèrent les bords du fleuve dès le paléolithique. Ceux-ci sont réinventés à travers les siècles, pendant l'occupation romaine, arabe, celle des catholiques, des Montpensier etc. À chaque époque, ces espaces sont réinterprétés et leur présence dans la ville diminue au fil du temps.

À partir du 15ème et du 16ème siècle, ces jardins intra et extra-muros commencent à disparaître en raison de l'accroissement de la population et de la densification de la ville. Cette diminution s'accroîtra jusqu'au 19ème siècle quand les infrastructures seront repoussées sur la première couronne de la ville.¹

Au cours de son histoire, Séville vit des périodes de tourments et de prospérité. Le 20ème siècle fut l'un des plus tumultueux pour l'Espagne et en particulier pour Séville qui accueille deux expositions universelles (1929 et 1992). Elles entraîneront chacune son développement et sa perte.

Franco fait de Séville son quartier général. Avec différents plans d'urbanisme, Franco donnera les grandes lignes urbanistiques du siècle dernier pour une « ville monumentale »². La croissance urbaine excessive, que Marie Elisabeth Chassagne qualifiera de « développement urbain en confettis », par blocs résidentiels, est sans cohérence et désordonnée.¹ Les jardins sont à nouveau repoussés, cette fois-ci de la périphérie proche de la ville aux quartiers de la seconde couronne. Il se fabrique alors des espaces urbains aux carences importantes. Alors que le centre-ville se « tertiarise » et se gentrifie, les années 80 marquent le début des premières revendications vicinales.

Depuis les années 90, ces jardins urbains sont projetés, pratiqués et entretenus par les citoyens. Ils ont survécu grâce à des accords réalisés avec la ville. En outre, pendant trois décennies, celle-ci ne les a pas inclus dans les plans d'urbanisme (les PGOU, Plan General de Ordenación Urbana). La légalité « fluctuante » de ces projets met en évidence une « confusion » culturelle et idéologique dans les choix de la ville quant au développement de ces espaces. Pourquoi Séville, dont le jardin est une composante indissociable de son architecture et de son histoire, « subit »-elle ? Est-elle contrainte à l'initiative citoyenne ? Pourquoi la ville n'a pas anticipé la création des premiers jardins urbains et n'anticipe pas leur création dans de nouveaux espaces dans les années 2000 ? Les potagers urbains intègrent finalement la planification urbaine en 2019 dans le « plan estratégico 2030 ». Aujourd'hui quelle est la place de la ville dans ce projet citoyen ?

Cette ambiance de « village dans la ville » ressentie sur les parcelles de potagers, est-elle la preuve de la création, par les habitants, d'une ville alternative ? D'un micro-quartier ? Et, de par leurs mobiliers et leur scénographie, sont-ils vecteurs d'habitabilité ?

Ces espaces en rupture avec les politiques urbaines passées sont-ils l'héritage du jardin originel ? D'un savoir ancestral ? En formant des fragments d'un paysage traditionnel, sont-ils des espaces protecteurs d'un patrimoine vert ? D'un patrimoine ?

Le terme « d'espace-mémoire »¹ employé par Raúl Puente Asuero, pour parler des potagers urbains, pourrait englober tous les champs de la recherche : le jardin urbain créateur d'une mémoire à travers l'habitabilité du lieu (et toute sa dimension culturelle associée), la lecture d'une politique urbaine et la connexion entre le passé et le présent.

L'étude problématise le sujet autour de ce concept mémoriel : **En quoi les jardins urbains « font-ils » les mémoires de la ville de Séville ?**

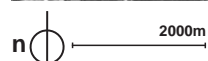
Le titre du mémoire s'inspire du témoignage d'un habitant du quartier du Cerro de Aguila de Séville, à propos de sa relation avec le parc Estoril, auto-créé par le voisinage :

"[...] pero bueno digo también los jardines tienen que formar parte del palacio, que es mi puerta, [...] pues como no lo vamos a cuidar si a mí me importa más eso que mi casa" (Cristina, residente durante 23 años, 16/12/2012).

«[...] mais bon, je dis aussi que les jardins doivent faire partie du palais, qui est ma porte, [...] bon, comment ne pas en prendre soin si j'y tiens plus que ma maison» (Cristina, résidente depuis 23 ans, le 16/12/2012).

D'où le titre de l'étude, « **Un palais aux portes de mon jardin** » qui embrasse la notion historique, urbaine et de l'habitat.

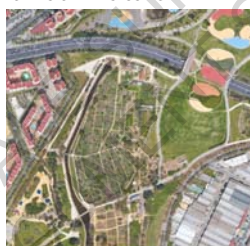
LES CAS D'ÉTUDES



<https://www.google.fr/intl/fr/earth/>



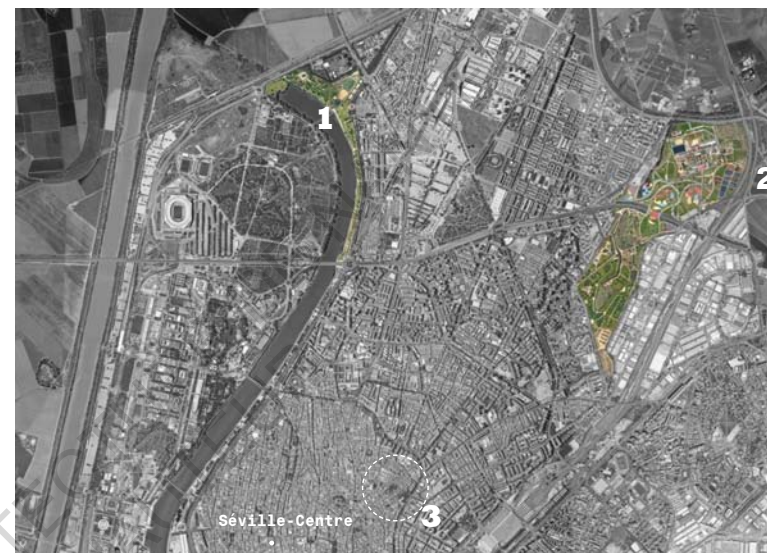
San Jerónimo
37°25'34"N 5°59'28"W



Miraflores
37°24'57"N 5°57'42"W



Rey Moro
37°23'46"N 5°59'04"W



<https://www.google.fr/intl/fr/earth/>

San Jerónimo 1
Miraflores 2
Rey Moro 3

L'étude se développe plus particulièrement sur les jardins d'initiative citoyenne contemporains, à savoir en particulier sur les trois premiers d'entre eux (Miraflores; San Jerónimo, « Mi huerto ecológico » ; Huerto del Rey Moro), chacun avec une typologie différente. Cependant, le mémoire ne s'arrête pas à ces trois jardins : il fera des allers-retours entre présent et passé et des comparaisons avec d'autres jardins présents à Séville.

En 1983 se crée le comité « Pro-parque Educativo Miraflores ». Avec l'idée de transmettre un meilleur enseignement aux enfants des habitants et d'améliorer la vie du quartier, l'association débute l'« okupation » d'une parcelle déserte. Celle-ci se situe en périphérie, dans un tissu compact avec une densité de population importante. Le site présente de nombreux restes archéologiques (bâtiment du 13ème siècle, pont du 17ème siècle (Targete), Moulin à huile du 18ème siècle). Les citoyens s'emparent des lieux dans un « besoin pur » d'espace à vivre et dans un objectif plus profond de développement d'une culture alternative. Le projet se déploie par la création des « potagers scolaires » en 1991, puis des « potagers de loisirs » en 1992. L'action s'établit de manière illégale et informelle jusqu'à la signature en 1994 d'un acte de collaboration avec la mairie de Séville.

Pour l'exposition de 1992, la ville prévoit l'implantation du parc San Jerónimo, dans le quartier ouvrier du même nom. À cette occasion, les « écologistes en action » (Ecologistas en acción) proposent l'installation de jardins urbains à but éducatif. Leur projet est porté par des idéaux issus de la pensée écologiste des années 80 à Séville, plus radicaux sur l'environnement et la durabilité. En cela, ils « n'okupent » pas le site et obtiennent un accord avec la ville pour la réalisation d'espaces à cultiver.¹

Le troisième projet de jardin urbain qui voit le jour à Séville est le « Huerto del Rey Moro » en 2004. Cette initiative regroupe divers acteurs revendicateurs du nord du centre historique, des quartiers de San Julian, San Marcos, La Alameda etc. Sujet à l'implantation de logements, les locaux occupent et convertissent une parcelle du centre historique (ancien jardin de la casa del rey moro) en lieu de rencontre communautaire. La communauté développe des potagers urbains à vocation alimentaire et culturelle. En 2001, la parcelle est déclarée « bien de interés nacional ». Cet espace reste néanmoins « alégal », la ville accepte l'occupation du site sans donner d'accord administratif à durée définie, la construction de logements reste toujours envisageable.¹

Ces premières actions de potagers urbains donneront naissance à de nouvelles manifestations du même type dans la ville en périphérie : Torreblanca 2005 (Est), Parc de l'Alcosa 2006 (Nord-Est), Bellavista 2010, Plygono Sur 2012. Par la suite, la ferme urbaine de Pino Montana est créée au nord de la ville, en connexion avec le parc Miraflores où de nouveaux potagers sont implantés en 2010. La « Movidia Pro-Parque Tamarguillo » se crée sous le même modèle que l'action Miraflores : okupation de la parcelle, revendication et actions sociales de quartier.

«JARDIN URBAIN»

Dans le mémoire, nous parlerons de jardins urbains en tant qu'espace vert planté, cultivé et public. Le sujet est relatif à l'agriculture urbaine étudiant des lieux à la capacité nourricière en contexte urbain. Cependant, elle ne traite pas le phénomène de l'agriculture urbaine même, en tant que pratique agricole issue d'un projet d'agglomération.

La majorité des recherches se sont effectuées jusqu'alors en espagnol. Les termes de « huertos urbanos » utilisés dans les sources, signifient littéralement « potagers urbains » mais « huerto » peut également se traduire par « jardin-potager ». Cette traduction définit bien la typologie étudiée ici en tant qu'espace de plantation mais aussi en tant que lieu espace ouvert à la rêverie et à la tranquillité. Par « jardin urbain », nous comprendrons donc sa valeur historique, symbolique, culturelle et habitable dans un milieu urbanisé.

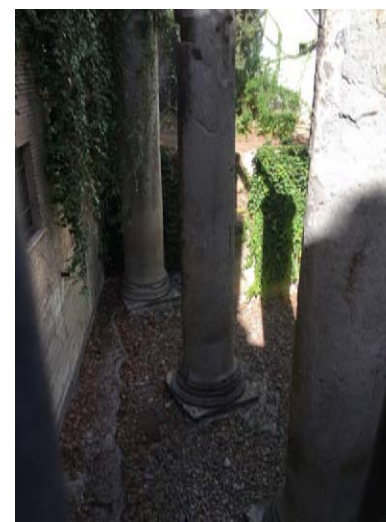
¹ Puente Asuero, Raúl, Los huertos urbanos de Sevilla : de la tradición a la novedad, Diputación de Sevilla, 2012

Le Paléolithique - Hispalis

Au 9ème siècle avant JC, la province de Séville est constituée par un vaste estuaire maritime, « l'estuario Tartésico ». Malgré le caractère inondable du territoire, les phéniciens s'y installent dans l'intention de construire une ville et les premières infrastructures, ils font un « pacte avec les éléments naturels ». C'est une position de choix pour le commerce, qui se développera par la suite avec les Amériques, et pour la navigation. Ils décident de s'établir sur cette péninsule topographique, relief qui se trouve aujourd'hui sur la partie sud-ouest du centre historique que nous connaissons. Par cette localisation, ils se permettent la traversée du fleuve et la communication entre l'ouest et l'est de la ville, respectivement Alcores et Aljarafe. Le nord étant plus sujet aux inondations, conserve depuis la formation de la ville jusqu'au 20ème siècle un retard de développement historique comparé au sud. Les premiers jardins, au caractère horticole, se trouvent dans l'environnement immédiat de la ville, sur les bords du fleuve.¹

L'emprunte Romaine – Hispalis Romaine À Spalis

Anciennement installés à Italica (cité au nord-ouest de la ville), les romains prennent le pouvoir et se déplacent à Hispalis (le centre actuel de Séville). Responsables de la victoire, les combattants reçoivent des terres à cultiver en gage de prime. Le centre administratif trace des axes géométriques sur lesquels s'établit une répartition de foyers occupant les plaines de manière homogène. Ce sont des villas avec une partie résidentielle et agricole qui constituent les centres d'exploitation romains. Elles entourent la cité et sont pour la plupart, à l'origine des villages futurs, constituant chacune un « noyau rural »². À cette époque, la ville se construit sur le sol naturel qui se fera couvrir par des remblais prévenant des crues (Dans le quartier de Santa Cruz, se trouvent des colonnes d'époque romaine, qui témoignent par leur rapport à la rue de l'évolution de la hauteur du sol.). C'est dans un climat de paix, que se développe une production agricole forte (dans la province), l'exportation de cire, de miel et l'extraction d'huile maintiennent l'importance du port. La ville se développe de manière « horizontale » alors que les habitations suivent le modèle de la « domus » romaine. Elles constituent la première forme de maison à patio marquant le début d'une longue tradition.



Colonnes romaines, 1
Santa Cruz

² Pétauud-Létang, Michel, Séville 2012 : d'une histoire, un futur, Paris, Oikema, 1992

Au 3ème siècle, la « paix romaine » est affectée. Séville subit les invasions des Vandales, des Suèves, puis de Goths, elle se détruit partiellement. Tandis que les romains sont progressivement remplacés, Hispalis devient « Spalis ». On observe en ces temps une ruralisation générale de la ville tandis que les villas se fortifient en « castellas ». Elles établissent des groupes d'habitations et d'exploitation, formant de petits villages, elles développent un modèle d'autoconsommation. Cet « auto-approvisionnement » de la campagne entraîne une diminution des échanges commerciaux dans la ville et à l'extérieur.

Dans un lieu marqué par l'empreinte romaine, les nouvelles classes au pouvoir s'autodétruisent contribuant à la régression générale du niveau de vie à Spalis. Les coutumes se barbarisent, les constructions se dégradent et les maladies se répandent.

« À cette époque de peste et de disette où les mères tuent leurs nouveau-nés, où les hommes doivent se vendre ou vendre leurs enfants pour subsister [...] »¹

La Ville Musulmane – Ishbiliya

Pendant que la ville vit ses temps les plus durs, les arabes prennent le pouvoir. Ils rebaptisent le « bétis » (anciennement le fleuve) en « Guadalquivir » et Spalis devient Ishbiliya. Celle-ci se reforme en se concentrant au sud à travers la mise en place de marchés et de « souks » à partir desquels des faubourgs s'étendent. Les murs découpent les quartiers qui deviennent des fiefs de l'artisanat. De nombreux ateliers, de soie notamment, s'installent dans cet élan. La culture des exploitations est améliorée par « l'intensification de l'irrigation ». Ainsi, se développe la culture du coton et de la canne à sucre. Depuis leur installation au Sud de la cité, la population grandie et s'étale vers le nord. Cette dernière forme une oasis de cultures, d'origines et de religions (qui sont « tolérées »), même si la culture musulmane prédomine et que certains s'y convertissent. Les logements suivent la typologie horizontale. Ils s'établissent selon le modèle arabe qui suit la base antique, romaine : ce sont des maisons avec une cour intérieure, au caractère fermé sur l'extérieur.¹



1

¹ Pétuaud-Létang, Michel, Séville 2012 : d'une histoire, un futur, Paris, Oikema, 1992

12

La population berbère qui vit à Ishbiliya participe à la formation « d'une cité-jardin » qui réussit à inclure les jardins dans les murailles. Ceux-ci découlent d'une pensée « scientifique » de l'eau et de la végétation. La ville reste connectée et proche de sa périphérie participant à constituer une continuité avec la campagne et la nature. Pendant le règne Almohades, Ishbiliya est un centre agricole. À l'extérieur des fortifications, une première couronne entoure la ville de jardins irrigués qui approvisionnent directement les marchés en fruits et légumes. Dans ce cercle, des paysans travaillent dans des fermes, des « noyaux ruraux ». Les « hauts-personnages » vivent dans des « almunias », des résidences de campagne qui côtoient les jardins à culture « intensive ». Au-delà de cette couronne, des champs de céréales et des oliveraies sont organisés par les propriétaires ou les métayers. Pendant que la ville et sa muraille s'agrandit, l'Alcazar (« demeure » des gouverneurs) est fortifié et les sultans se font construire des palais à l'intérieur de la ville. Dans ces « zones résidentielles » sont plantés des oliviers, de la vigne et des arbres fruitiers venant d'Afrique du Nord. La Séville arabe se compose de milliers de logements. Ceux-ci suivent la tradition et s'orientent vers l'intérieur. Le patio est l'élément central de la construction, est le plus « soigné » : « derrière ces façades simples et peu avenantes, se cachent des décors somptueux qui font de ces maisons de véritable palais avec patios, citernes, jet d'eau, petits jardins agrémentés de grenadiers ou de citronniers. » p.61

Reconquista

Après la prise du pouvoir par les catholiques (en 1248 par Ferdinand III). Une politique de modernisation de la ville, qui conserve malgré tout son aspect, se met en place. Les rues des logements arabes vacants sont transformées pour être agrandies et tracées de manière orthogonale. De plus, de nombreuses places, de lieux de rencontre ou d'échanges, sont insérés (pour les marchés notamment).

Malgré des changements radicaux (approvisionnement en eau par l'aqueduc amélioré, pavage des rues etc.), Séville subit toujours les effets des crues qui sont souvent suivies d'épidémies de peste et de disette. Elle reste néanmoins une zone agricole forte grâce à l'importance de son port à l'échelle européenne (notamment pour sa proximité avec l'Afrique). L'arrivée des rois catholiques entraîne la mise en place du « Repartimiento ». Les terres, les oliveraies, les vignobles et potagers sont distribués aux anciens combattants, aux nobles, suivant un code administratif basé sur le statut et le « temps de résidence ».¹



2

¹ Pétuaud-Létang, Michel, Séville 2012 : d'une histoire, un futur, Paris, Oikema, 1992

Jardins de l'Alcazar 1
Verger du monastère de 2
la Cartuja

13

De manière générale, l'habitat conserve la même forme mais se dote de grandes fenêtres. En revanche, l'arrivée de nombreux migrants déclenche la création des « corrales de vecinos », des logements ouvriers qui s'établissent autour du patio, qui s'impose encore une fois en modèle d'organisation spatiale. À l'époque, Séville est une « ville à couvents ». Les mezquitas sont transformées en paroisses et les jardins se font récupérer par les couvents. La ville « mudéjar » se forme à partir de cette « fusion » de la ville catholique avec la ville arabe. Les palais s'implantent sur les anciennes trames arabes avec des patios circonscrits de portiques (on se réfère à la casa de Pilatos, au palais de las Dueñas, au jardin del Valle etc.). C'est à cette époque que le nombre de jardins commence à diminuer, spécialement au cours du 15ème et du 16ème siècle.¹

Renaissance Au Barroque

Après la découverte des Amériques à la fin du 15ème siècle, Séville entre dans une période de prospérité. 1598, marque la fin de la croissance urbaine et économique pour la ville andalouse. Celle-ci est dirigée par l'église qui prend une place politique et physique dominante. Par ailleurs, les couvents se trouvent en « trop grand nombre » ce qui contribue à empêcher l'utilisation plus rationnelle et économique de l'espace. Alors que l'activité du port régresse, Séville perd son caractère « universelle », devenant principalement « agricole ». En effet, la situation marque les disparités sociales tandis que les « pauvres » redécouvrent la campagne au nord de la ville « abandonnée ». La Renaissance engendre la mise en place de promenades (la plus célèbre : le paseo Marqués de Contadero) et de jardins géométriques qui sont en « symbiose » avec l'architecture. Ils sont l'expression du pouvoir des nobles et ouvrent des vues sur le paysage.¹

Le baroque constitue une suite logique pour la Renaissance, s'inspirant du jardin à la française, dégagant de vastes espaces, des perspectives. Il appuie « l'incompatibilité » de ces nouveaux aménagements avec la pensée originelle du jardin hispanomusulman, « l'hortus conclusus », replié sur lui-même (La place du musée ou la Alameda par exemple).²

« La ciudad a preferido siempre el jardín pequeño, el patinillo privado [...] »
« La ville a toujours préféré le petit jardin, le patio privée [...] ». p.146



1

2 ■ López Gómez, César, Pasear Sevilla : el espíritu del jardín : doce itinerarios para sentir la ciudad a través de sus jardines, Granada, Entorno Gráfico, 2016

1 ■ Pétauud-Létang, Michel, Séville 2012 : d'une histoire, un futur, Paris, Oikema, 1992



Le Jardin Romantique

Des suites des périodes d'épidémies et du tremblement de terre de 1755, la ville bouleversée commence à se moderniser. Elle se dirige vers un modèle administratif dans lequel l'église a de moins en moins d'autorité. Au 19ème se met d'ailleurs en œuvre le « désamortissement », la conversion des édifices religieux en édifice civils. De nombreuses fabriques se construisent ou s'installent dans les anciens lieux de culte (comme la fabrique de céramique de la Cartuja, ancien monastère). La création du chemin de fer trace la « frontière » entre la périphérie et la ville. En parallèle de la modernisation, une politique d'embellissement dessine de nouvelles promenades (Paseo de las Delicias, paseo de Bellaflor), les anciens marchés sont transformés en jardin d'agrément au Sud. Ils montrent leur attrait à l'oisiveté et à la contemplation en contraste avec le nord et son activité laborieuse. Ceux-ci se dotent de nouvelles espèces, s'inspirent de la forme du bosquet, de la prairie et sont vecteurs d'une scénographie « romantique ».

« La périphérie nord dite maudite est abandonnée à la spéculation [...] »¹ (p.90)
Séville s'impose comme une capitale agricole, et tournée vers l'industrie, tandis que de nombreux ouvriers déclenchent un exode vers la ruralité. La frontière entre le Nord et le Sud s'ancre pour la capitale andalouse.



2

Palacio de la Dueñas 1
Jardin de las Delicias 2

UNE DÉFINITION DU JARDIN SÉVILLAN

Le jardin sévillan est un jardin méditerranéen. Le climat aride et hostile de la région lui donne naturellement cette caractéristique de protection et de clôture. Sa pratique se veut méditative, associée au « plaisir pur », et à l'oisiveté. Au fil des âges, cette base suit la formation de ces jardins « humains », comme « premier foyer » de cette société a vocation de retrouver une forme de paradis originel.²

Les romains établissent un modèle hellénistique, rural, qui l'associe de manière pragmatique à son architecture. Les arabes s'alignent sur ce modèle et lui apportent la luxuriance, l'exotisme, l'intimité, le confort et les rencontres.

Il sera profondément marqué par les tendances européennes des siècles passés. Malgré cela, depuis ses premières expressions, son caractère horticole est primordial et perdurera sous différentes formes :

« Un jardin qui nourrit, c'est le jardin idéal » Gilles Clément, Des Jardins et des Hommes, 2016

La croissance urbaine frénétique organisée par Franco terminera son éradication de la surface de la ville.

2 ■ López Gómez, César, Pasear Sevilla : el espíritu del jardín : doce itinerarios para sentir la ciudad a través de sus jardines, Granada, Entorno Gráfico, 2016

1 ■ Pétauud-Létang, Michel, Séville 2012 : d'une histoire, un futur, Paris, Oikema, 1992



1-UNE CONFUSION POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE

FIN DE LA PROSPÉRITÉ

La fin du 19ème siècle marque la fin du période de prospérité pour Séville. En l'absence d'un secteur financier important, la ville vit majoritairement de son économie agraire et son industrie peine à progresser. Elle se remet doucement de la perte des colonies, notamment Cuba et les Philippines en 1898. Malgré la création de la fabrique de céramique de la Cartuja, et la fonderie de la Portilla, l'économie et la démographie restent faibles.

Alors que les premières organisations ouvrières apparaissent, la restauration de 1874 tend à rassoier le pouvoir de la bourgeoisie et calmer les objectifs révolutionnaires du mouvement.

C'est la fin de la dynamique du « siècle d'or ». À la fin du 19ème, Séville atteint une forme de stabilité politique mais conserve de fortes disparités sociales. De son côté, l'église maintient un climat culturel conservateur et traditionnel. Le centre urbain reste néanmoins une attraction pour la population de la campagne. Des logements bon-marché sont construits pour pallier au manque d'habitation général et « contrebalancer » l'habitat insalubre.

Le premier tiers du 20ème siècle forme une étape déterminante pour la capitale andalouse. Les lignes directrices urbaines sont tracées. Celles-ci influencent le développement de la ville tout au long du siècle dernier jusqu'à nos jours. Séville vit une période difficile, la fin de la prospérité se fait sentir plus que jamais. La vague d'immigration depuis la campagne vers la ville participe à une augmentation de la population de 30%. Malgré cette croissance démographique, le nombre de morts, supérieur à celui des naissances, témoigne de la misère vécue par les sévillans. Les gens commencent à vivre dans les « barrios de chabolas », des bidonvilles (le premier bidonville se forme par l'arrivée de nombreux paysans sur l'emplacement de l'actuel parc et potager urbain d'Amate au nord de la ville). Pour les autres, la vie quotidienne s'établit dans les « corrales », de vieux logements collectifs organisés autour d'une cour ou des « casas de vecinos », logements collectifs, ouvriers. Loin de l'idéal de la Séville romantique et libérale, les habitants vivent dans des conditions lamentables, dans l'insalubrité.¹

1 = Sánchez Mantero, Rafael, Historia breve de Sevilla, Madrid, Ediciones Sílex, 2000

1 = Sánchez Mantero, Rafael, Historia breve de Sevilla, Madrid, Ediciones Sílex, 2000

2 = Pétuaud-Létang, Michel, Séville 2012 : d'une histoire, un futur, Paris, Oikema, 1992, p.99

3 = <https://icas.sevilla.org/espacios/sahp/noticias/luz-29>

La limite de développement entre le nord et le sud de la ville n'a jamais été aussi marquée qu'en ce début de siècle. Elle dessine les inégalités sociales urbaines. Les « accommodés » vivent dans la partie sud constituée des jardins romantiques qui forment un « paysage végétal ». Les prolétaires vivent dans la partie Nord, fait d'une dispersion d'habitats médiocres et de logements informels au nord-est.

En attente d'une stimulation économique, la politique urbaine de la ville s'articulera finalement autour de l'exposition « ibéro-américaine » de 1929. Sous l'influence des expositions de la fin du 19ème siècle, à Paris, à Londres, puis à Barcelone, le projet s'impose avec une ambition « régénératrice ».¹

LA POLITIQUE DU DÉSORDRE URBAIN

Séville Franquiste

Décidé en 1909, 20 ans seront nécessaires à la mise en place du projet de l'exposition. Celle-ci se voit soutenue par la population qui réagit avec enthousiasme aux promesses de création d'emploi et de fin de la crise du chômage (seulement un tiers de la population travaille à cette époque à Séville).

« Les représentants de la culture de la culture établie font du folklorisme local leur source d'inspiration en accord avec l'auto-complaisance et le conservatisme qui domine la société sévillane. »²



3 = Affiche officielle, «Exposición Iberoamericana de Sevilla de 1929», Archivo Municipal de Sevilla

Alors que le projet est soutenu par Antonio Halcón, le maire libéral de la ville, Diego Primo de Rivera, dictateur, prend le pouvoir en 1923 par un coup d'état. L'exposition permet un certain nombre de réformes urbaines : construction d'avenues (Eduardo Dato, Reina Mercedes et de la Palmera), la rénovation du quartier de Santa Cruz, la construction du pont de San Bernardo et de manière plus générale l'expansion de la ville.

Malgré une modernisation urbaine, les objectifs économiques ne sont pas atteints. Dans une atmosphère de crise mondiale, les visiteurs de l'exposition tournée vers le passé colonial, sont peu nombreux. En mettant l'accent sur le développement du Sud de la ville, les disparités sociales Nord-Sud s'intensifient de nouveau.

Le sentiment de « délaissement » de la population et l'opposition des différents partis politiques contribuent à une montée des tensions sociales. Séville est appelée la « Sevilla Roja » (Séville Rouge) en raison de sa classe de travailleurs dominante et de son grand nombre de syndiqués socialistes et communistes. Paradoxalement les républicains sont élus à 60%, mais le complotisme et la forte opposition de la gauche attise la violence et le désordre urbain. Pendant ces événements, la population témoigne de sa psychologie tournée vers le rassemblement, la famille et la célébration¹. Elle montre son intérêt pour le « bien-vivre », primordial en toutes circonstances. Les festivités s'imposent comme une échappatoire nécessaire.

« [...] los paseos públicos de la Alameda o del Parque Maria Luisa, las reuniones y tertulias que seguían manteniendose en las terrazas de bares o de las tabernas de los barrios populares [...] »¹ (p.117)

Néanmoins la coalition entre les républicains (les réformistes) et les ouvriers paralyse l'économie et le climat d'insécurité affecte les sévillans. L'année 1936 marque le début de la guerre civile.

Au moment où les conflits éclatent, les conditions de vie ont peu évolué pour les locaux. Ceux-ci vivent toujours dans la misère, la famine et l'insalubrité. Pour la plupart d'entre eux ils sont analphabètes.

Paradoxalement, la ville tombe très vite aux mains du fascisme. Malgré l'omniprésence de l'idéologie anarchiste ou du communisme-libertaire, « Séville devient nationaliste en 1936 ». La capitale andalouse joue un rôle déterminant pour l'arrivée de Franco au pouvoir. Ses prédispositions pour la « fête et les réjouissances » et son empreinte religieuse lui permettent de créer un centre parfait pour la glorification et le culte du franquisme. Elle devient la ville où sont célébrées les principales fêtes nationalistes (exemples.....).

Durant ces événements, la place d'Espagne et l'avenue de la Constitution constituent des lieux de mise en scène importants.²

George Orwell évoque dans « Hommage to Catalonia » évoque ainsi sa rencontre avec les andalous : « Few if any of them could read, and they seemed not even to know the one thing that everybody knows in Spain--which political party they belonged to. They thought they were Anarchists, but were not quite certain; perhaps they were Communists. They were gnarled, rustic-looking men, shepherds or labourers from the olive groves, perhaps, with faces deeply stained by the ferocious suns of farther south. » (Chapitre 8)

« Peu d'entre eux, voire aucun, savaient lire, et ils semblaient même ne pas savoir la seule chose que tout le monde sait en Espagne - à quel parti politique ils appartiennent. Ils pensaient qu'ils étaient anarchistes, mais n'en étaient pas tout à fait certains ; peut-être étaient-ils communistes. C'étaient des hommes déformés, à l'allure rustique, des bergers ou des ouvriers des oliveraies, peut-être, avec des visages profondément tachés par les soleils féroces de plus au sud. »

«Una ciudad que asistió a todos los eventos que se produjeron durante la estancia del jefe del estado, al que aclamó fervorosamente.»¹
«Une ville qui a assisté à tous les événements qui se sont déroulés pendant le séjour du chef de l'État, qu'elle a acclamé avec ferveur.»
(p.369)

2= María Carmen Puche-Ruiz, Adoctrinamiento turístico de los españoles en el primer franquismo: la "españolada" cinematográfica y la "diferencia" nacional asociadas a Andalucía (1940-1989), Investigaciones Turísticas, n°22, 2021, p. 327-353

1= Concha Langa Nuño, La formación del Franquismo en Sevilla. La fiestas políticas durante la guerra civil, RevHis, n°910, 2000

L'église joue un rôle important dans la création de rassemblements et la diffusion d'une culture totalitaire. Les journaux andalous diffusent et glorifient les actions du nationalisme. Séville est une ville d'arrière-garde où Franco détient une résidence particulière, le palais Yanduri, et où sera célébré le défilé de la victoire de 1939 (Séville comme pilier de la victoire du nationalisme).¹

Ville folklorique

Au cours de l'histoire, le souci de l'image est constamment primordial pour les acteurs du développement (urbain) de Séville.

Franco développe les bases sur lesquelles s'appuie le modèle économique espagnol pendant le 20ème siècle. À partir de l'Andalousie, et spécialement avec Séville, il vend une image folklorique de l'Espagne. Par une grande production de films, une image romantique et exotique de l'Espagne est diffusée à travers Séville. C'est « l'aventure andalouse » que l'on donne à voir dans le monde et qui illustre une prospérité nouvelle.

C'est pendant cette période, que le gouvernement met en scène l'idée du pays de la joie, de l'exaltation (la alegría, exaltación de la raza etc.). Dans cette mouvance, la capitale du Sud de l'Espagne, « la Sevilla hedonista » (la Séville hédoniste), est glorifiée au premier plan.

Dans cette politique du « Spain is different » (ou « Spain is beautiful and different. Visit sunny Spain », en italien « Bellezas de España »), les espaces comme le parc Maria Luisa, ou les patios du quartier de Santa Cruz sont utilisés par les cinéastes pour transmettre cette image poétique. C'est la genèse d'un centre-ville présenté comme un décor et scénographié, qui reçoit un pic de visiteurs et de touristes important dès les années 50. Les populations européennes sont « endoctrinées » tout comme les Sévillans qui finissent par devenir « acteurs » et se perdent eux-mêmes dans une image folklorique propre. La région devient « el sur del sur », « lo español » (« le sud du sud », « le typiquement espagnol »), qui porte l'accent sur la plage et le soleil (« sol y playa »).²

Les jardins demeurent généralement absents de cette fable qui est racontée autour d'un centre historique. On remarque néanmoins que l'univers floral, idyllique, entre guitares, danseuses andalouses, calèches etc. participe à la création de l'image « paradisiaque » des affiches de tourisme et des films dès le début du 20ème siècle.

2= <https://wikiferia.blogspot.com/p/carteles.html>

1= <http://aznalfarache.blogspot.com/2017/06/publicidad-1929-turismo-de-sevilla.html>



2= Affiche «Fêtes de Printemps», Gustavo Bararisas y Podestá, 1917



1= Affiche de Séville, Patronato nacional del turismo, 1929

Croissance urbaine erratique

Après la guerre, le dictateur se place comme le « père reconstruteur » de l'Espagne. Il développe à Séville l'activité industrielle par des usines de production de matériel militaire.

Mais son économie peine à se décentrer de l'agriculture et son activité tertiaire se cantonne à des services basiques. Entre les années 50 et les années 70, la ville connaît une croissance démographique des plus importantes. Sous la politique du dictateur, de grandes phases de développement urbain sont mis en place avec des changements radicaux.

Ces changements sont intrinsèques à l'élaboration des plans d'organisation urbaine consécutifs ?? (les PGOU Planes Generales de Ordenación Urbana).

Le PGOU de 1947 s'établit en « solution finale » pour pallier aux problèmes d'assainissement, à la persistance des bidonvilles et l'immigration croissante venant de l'étranger. Le plan tend à apporter de la cohérence au fonctionnement de la ville par la récupération du fleuve et le nouveau tracé de la ligne ferroviaire.

Ensuite, avec le PGOU de 1963, Franco trace les lignes urbaines pour une ville « monumentale ». La première périphérie ouvrière est créée à partir des « casitas », des blocs résidentiels « intensifs » qui côtoient les zones industrielles. Certains secteurs sont développés en priorité : « Poligono Norte », « Poligono Sur » et « San Pablo » (le sud et surtout le nord et le nord-est de la ville).

Cette extension « excessive » de la ville est la source d'un « chaos » urbain qui entraîne l'abandon ou la disparition d'architecture à valeur patrimoniale.

Les inondations de 1947-1948, et surtout la plus marquante de 1961, jouent un rôle indiscutable dans la formation de la ville. En effet, les crues entraînent une forte dégradation du centre historique qui devient de moins en moins habitable. La dernière montée des eaux renforce particulièrement le chaos urbain quand un tiers de la population se trouve sans logement. Un grand nombre d'offres de « casas barratas » se développe à l'extérieur des fortifications et de multiples noyaux de bidonvilles s'insèrent « hors les murs ». Un mouvement général du centre vers la périphérie se met en place tandis que les vieux quartiers se vident. Le cœur de la ville est donc temporairement délaissé et l'expansion urbaine persiste avec de nombreuses carences en services et en équipements de base.

Entre le plan de 1947 et celui de 1963 s'effectue la transformation morphologique la plus radicale pour la ville espagnole. Partant du centre historique, Séville se disperse, « explose » sous la forme d'un « développement en confettis », par « paquets résidentiels » sans aménagement alentours et sans lien de communication entre eux. La formation d'une ville émiettée est le résultat de cette « politique du désordre urbain » fabriquée par le dictateur.¹

¹ Guerrero Mayo, María José, y López Igual, Purificación, « Políticas urbanas en la ciudad de Sevilla ». Geopolítica(s), Revista de estudios sobre espacio y poder, vol. 3, n°1, 2011



1



2



3



4



5

Quartier de San Jerónimo 1
 Quartier de Miraflores 2
 Quartier de Miraflores 3
 Quartier de Parque Alcosa 4
 (Parc du Tamarguillo)
 Quartier de Parque Alcosa 5
 (Parc du Tamarguillo)

Dans les années 70, le marché immobilier se privatise. De nombreux investisseurs privés font l'acquisition de terrains en périphérie pour introduire de nouveaux quartiers. Des immeubles sont construits sur de vieilles parcelles horticoles, participant à la disparition du paysage naturel et patrimonial antérieur. Dans le même temps, l'exode des locaux vers la périphérie amène les entreprises à occuper le centre historique qui se vide. Le secteur administratif et financier s'installe en concomitance avec une revalorisation du centre (qui devient inabordable pour la plupart des sévillans) et des quartiers de la périphérie proche.

Cette croissance urbaine sans cohérence produit des quartiers de « basse qualité », sans « qualification ». La nouvelle répartition urbaine « décousue » ne permet pas la création de lien entre le centre et ses deux couronnes périphériques. C'est la création d'un « kaléidoscope de quartiers » qui donne sa forme si particulière à la ville : le centre historique solide et préservé, la 1ère couronne périphérique dont les premiers blocs ouvriers côtoient les infrastructures (hôpital, cimetière, depuis le 19ème) et la seconde périphérie « éclatée », véritable collage de pleins et de vides.¹

En réponse au manque d'équipements et à la au développement foncier du territoire, un fort mouvement social ouvrier mène aux premières expériences d'auto-gestion de quartier.

LE DÉVELOPPEMENT DE NON-LIEUX ET LE DÉBUT DE LA REVENDICATION VICINALE

Une « pseudo » transition démocratique

Ces années marquent la fin des « chabolas » (cf p.14). Pendant la décennie suivante, la ville s'aménage et se transforme en suivant l'héritage de Franco. Malgré un réaménagement, une revalorisation des quartiers ouvriers de la périphérie qui se gentrifient par la suite (thème abordé plus tard), les efforts se concentrent sur le centre.

L'individualisation du logement collectif lors de leur réhabilitation poursuit le déplacement de quartier en quartier des habitants, de manière générale du centre vers la périphérie. Alors que le plan urbain s'étend, certains sévillans participent à un exode vers les villages proches (Dos hermanas, Alcalá de la Guadaíra, Santiponce etc.) la ville devient alors métropole.

Selon María José Guerrero y Purificación López, ce processus d'extension urbaine s'accompagne d'un vieillissement de la population du centre-ville. Cela pourrait expliquer le déplacement d'une classe de jeunes travailleurs, de jeunes couples par exemple vers la périphérie.²

« Asimismo aparece una segregación funcional y, sobre todo, de clase entre los diferentes barrios y espacios urbanos que las sucesivas reformas ejecutadas en la ciudad no eliminarían. » (p.66)



Un nouveau naufrage de l'évènementiel

Dans son élan, Séville veut s'imposer comme capitale andalouse devant Malaga. Pour asseoir son statut, elle souhaite résoudre le manque « d'unité » et favoriser la tertiarisation de ses activités économiques.

Dans les années 80, le projet de l'exposition de 1992 s'impose progressivement comme la solution au manque d'infrastructures et aux carences urbaines. Le projet prévoit la fluidification du transport et le développement d'un pôle technologique pour la ville. Il se localise majoritairement sur l'Isla Cartuja, siège des pavillons internationaux et prévoit des aménagements en différents points de la métropole. Malgré une véritable mise à jour des infrastructures, la population vit une seconde fois la nécrose post événement. Elle subit un scénario similaire à celui vécu après 1929. Le manque de coordination entre le domaine public et le domaine privé ajouté au déficit de stratégie post-événementielle provoquent le démantèlement et l'abandon d'une importante partie du site. De plus, les porteurs du projet ne parviennent pas à créer suffisamment d'attraction sociale et économique pour projeter l'installation de logements et de services. De cette production abondante d'espaces peu qualifiés résulte la création de non-lieux, de « délaissés » ? en masse, répartis de manière étendue, moléculaire. Bien que l'évènement permette une restructuration importante de la ville, elle amplifie le phénomène de crise internationale qui touche la population. Ces vides urbains donnent conduisent à de l'occupation informelle ou la venue d'investissements étrangers. La conséquence directe de ces derniers est l'augmentation de la spéculation et ainsi à des disparités urbaines.¹

En effet, après l'exposition, un effort économique est porté sur la réhabilitation des quartiers historiques dégradés et au réemploi des délaissés. L'utilisation du plan « Alameda » de 1994 a permis la régénération des équipements urbains pour relancer la promotion d'emploi. En revanche, celui-ci ne permet pas l'utilisation de financements dédiés à la reformation d'habitat. Le système a ainsi renforcé l'attraction du secteur privé et la venue des acteurs économiques. Les politiques urbaines mises en place par Séville durant ces années ont favorisé la création et l'arrivée de capitaux ainsi qu'accentué les inégalités sociales.

« Parallelement, en estos años, desaparecen prácticamente las promociones públicas de viviendas »²(p.70)

Ce mode de développement par « bond » n'est pas équilibré et durable pour la ville qui conserve des carences urbaines et socio-économiques. On note que c'est à partir de cet événement que cette politique urbaine prend un nouveau tournant. Sa pensée devient fortement orientée vers une forme de « marketing urbain » par la promotion d'une image plutôt que par la proposition d'un plan urbain (en témoigne certains titres de la campagne événementielle/plans urbains : « Seville's city of the future »).¹

¹ Jesús Solís Ruiz, Un marco de análisis para el estudio de las políticas públicas durante el franquismo: las viviendas sociales en Sevilla (1961-1978 Memoria Y Civilización, n°21, 2018

² Guerrero Mayo, María José, y López Igual, Purificación, « Políticas urbanas en la ciudad de Sevilla ». Geopolítica(s), Revista de estudios sobre espacio y poder, vol. 3, n°1, 2011



1



2



3

Today many of the buildings still stand as beautiful and sometimes bizarre snapshots of a golden era of recent architectural and political history, making for an unusual destination. Now incorporated into a science and education park, they're also a symbol of hope for a country struggling to get back on its feet after near economic collapse. (Or as some in Seville see it: expensive relics of an event that left the city saddled with debts for many years.)¹

1 - Puente Asuero, Raúl, Los huertos urbanos de Sevilla : de la tradición a la novedad, Diputación de Sevilla, 2012

2 - Glenda Dimuro Peter et al, « La agricultura urbana en Sevilla: entre el derecho a la ciudad y la agroecología », Hábitat y Sociedad, n°6, 2013

3 - Raúl Puente Asuero, « Les jardins urbains de Séville », Revue d'ethnoécologie, Séville, 2015

L'APPARITION DE JARDINS URBAINS AU STATUT INSTABLE

Duel ville-histoire

Comme évoqué précédemment, l'histoire de la ville andalouse et celle de ses jardins sont indissociables. Les jardins urbains ont toujours occupé une place indéniable à Séville. En se déplaçant, en se transformant, leur ancrage et leur présence restent forts jusqu'à la fin du 18ème siècle. Ensuite, les parcelles de jardins et de potagers du centre historique et de ses couronnes, restes du paysage antérieur, vont progressivement diminuer au cours du 19ème et du 20ème siècle. Cette situation s'enflamme à partir des années 50-60, années durant lesquelles la croissance urbaine explosive formant un « kaléidoscope de quartiers » prend ses racines.¹ La périphérie et ses blocs résidentiels prend petit à petit la place du paysage rurale, la ville se dilate. Entre 1946 et 2006, les terrains urbains augmentent de 53,46 %.²

Raúl Puente Asuero auteur de « Los huertos de Sevilla : de la tradición a la novedad », décrit une situation dans laquelle l'urbain et le rural se distinguent de moins en moins :

« ...la dialéctica centrada en la contraposición entre lo urbano y lo rural se ha ido diluyendo paulatinamente... »

« ...la dialectique centrée sur le contraste entre l'urbain et le rural s'est progressivement diluée... » (p.19)

On peut associer sa description à une forme d'étouffement ressenti dans la ville par un manque de repère paysager, d'horizon naturel. Un espace dans lequel l'accès à la campagne et à la nature semble impossible.

Quand on s'échappe de la ville en suivant les axes routiers, on ressent littéralement le sentiment d'émiettement urbain et d'un périurbain « envahissant ». On sort de la ville en passant par sa périphérie, ses « non-quartiers » et ses « non-lieux ». Puis, on passe par ses « délaissés » saturés par les déchets et enfin par ses surfaces agricoles mélangées à des zones commerciales, à des dépôts de matériaux qui donnent à leur tour lieu à des zones mortes polluées (en suivant un axe depuis le parc Maria Luisa en par le quartier « 3000 viviendas » etc., ou depuis Plaza de Armas vers l'ouest de la ville par exemple).

C'est probablement ce type d'asphyxie qui va pousser la ville à monter des projets de poumons verts, comme par exemple le parc de l'Alamillo pour l'exposition de 1992. Un espace, bien que fréquenté par les riverains de l'autre côté du fleuve, conserve plus ou moins son aspect de « no man's land » selon les parties du parc.

Il faut savoir que les associations de voisins étaient interdites durant le régime de dictature de Franco entre 1939 et 1975. Ainsi à partir des années 80, des groupes de voisins des quartiers périphériques vont émerger avec les premières revendications et manifestations vicinales.³

Les premières initiatives de jardins urbains naissent dans des quartiers oubliés par les politiques de la ville. Le premier mouvement revendicateur naît dans le district nord. À l'origine, le parc Miraflores est planifié en 1963 en une zone verte de grande superficie (86 ha). Cet espace devient vite une zone d'accumulation de déchets où tout le monde se débarrasse de ses ordures et de ses objets inutilisés.

En témoigne cet entretien avec deux femmes dans le parc Miraflores :

«Una mierda!! Todo sucio, la gente lo tirarán los frigoríficos, los colchones, el lago, no este, porque el lago, porque sacaron moto, coche, y les quitaban las piezas, todo sin dado de árboles, nada, nada que me venía con los niños, y la moscas... esta era un mierda...»

Ou cette comparaison de Raúl Puente Asuero :

« Los montes en los que jugaban los chavales del barrio no eran otra cosa que cientos de montículos de escombros ».¹



1



1

Parc de l'Alamillo 1

1 - Puente Asuero, Raúl, Los huertos urbanos de Sevilla : de la tradición a la novedad, Diputación de Sevilla, 2012

Bras de fer ville-citoyens

Dans les années 80, la croissance de la ville et l'accélération de la construction de logement poussent les politiques à envisager la requalification de la parcelle en espace de logements. C'est en réponse à cela que des marches, des campagnes de revendications et des plantations d'arbres collectives sont organisées. Ces manifestations exigent le besoin d'un espace de loisirs « évident » pour le quartier mais également la promotion d'un espace culturel et d'enseignement nécessaire à l'éducation des jeunes. Tout en revendiquant ce lieu abandonné, les citoyens vont réaliser des propositions de projet pour le parc Miraflores, des propositions de dessins, de plans.

Le projet initial de Miraflores (avant l'intervention des architectes de l'agence MGM), relève d'une initiative citoyenne complète, de la revendication à la conception en passant par sa mise en pratique collective.¹

Le cas du parc Estoril se situant dans le Sevilla Este partage avec Miraflores son caractère de quartier partiellement auto-construit sur les premières trames de logements.

Cet article décrit comment la « réclamation » d'un lieu peut devenir une véritable conquête stratégique. Plus qu'un affrontement entre les habitants et la ville, c'est un duel entre deux populations où le « légal » n'a pas de poids (« los deliquantes »). Dans ce quartier, « el barrio chino » (le quartier chinois de Séville), lieu où le commerce de drogue, les combats de rue furent importants et des feux récurrents, on parle de « lutte d'appropriation », d'une « territorialisation ».

La « prise de territoire »² du parc Estoril s'est effectuée en majeure partie par les femmes et les enfants, une occupation de la parcelle véritablement symbolique et insolite.

Ce type de lutte, à travers la création d'une association de quartier, est un appel à l'action de la part de mairie. Dans cette situation, on perçoit l'importance des citoyens dans la récupération de la ville dans des milieux pouvant être considérés comme « hostiles ». On remarque l'aspect narratif autour du mouvement social, le « story telling », qui permet de porter l'attention de la ville sur un territoire : planter des arbres, occuper l'espace, faire jouer des enfants dans un milieu « dangereux ». On relève la créativité du citoyen, l'effort qu'il porte et son pouvoir direct sur son environnement immédiat. Dans le cas de Miraflores le « jardin-citoyen » est un acte de « non-construire », de prise de pouvoir et un moyen de transformer radicalement la spatialité d'un lieu (transformer une benne à ordures en parc, en espace de loisir, en poumon vert). Pour le cas d'Estoril, le jardin un outil pour changer la pratique de l'espace publique.

Point récurrent, ces démarches pointent du doigt l'incapacité de la ville de Séville à conjuguer la conception d'un espace et son usage, tout comme pour l'exposition de 1992. Elle montre l'importance du citoyen dans la pratique physique de l'espace urbain, dans son invention. Elle témoigne de la flexibilité de « l'outil » jardin dans deux situations opposées par l'échelle (4 ha pour Miraflores et 0.97 ha pour Estoril) et le contexte (zone abandonnée pour Miraflores et zone utilisée majoritairement par les dealers pour Estoril).

¹ Puente Asuero, Raúl, Los huertos urbanos de Sevilla : de la tradición a la novedad, Diputación de Sevilla, 2012

² García Herrera (Luz Marina) et al. « Apropiación y Sentido de Pertenencia en el Espacio Público: Parque Estoril (SEVILLA) », Revista Latino-americana de Geografía e Género, Ponta Grossa, 2015, n°6

« Su carácter de barrio autoconstruido explica su escasez de zonas verdes; un hecho que, a comienzos de la pasada década, percibía el 80% de sus residentes frente al 47% de los del municipio sevillano »

« Son carácter de quartier auto-construit explique son manque d'espaces verts ; un fait qui, au début de la dernière décennie, était perçu par 80% de ses résidents contre 47% de ceux de la municipalité sévillane ».¹

> Autrefois une placette, le Cierro del Aguila, le parc Estoril est un lieu sur lequel se développe une activité informelle forte :

« en un enclave físicamente degradado, un solar baldío, que servía de campo de futbol improvisado y que la gente percibía como amenazador, pues era poco frecuentado, oscuro y asociado al tráfico de drogas, la violencia y el vandalismo. »

« utilizábamos mucho los niños para reivindicar el espacio, y llamábamos a los vecinos, oye vamos a bajar con los niños [...] » (Felipe, residente durante 23 años, 16/12/2012)

« [...] básicamente eran las mujeres, normalmente las mujeres y tal eran las primeras pero los hombres iban acompañando el tema » (Teresa, residente durante 33 años, 25/01/2013)

« C'était une enclave physiquement dégradée, un terrain vague, qui servait de terrain de football de fortune et que les gens percevaient comme menaçante, car peu fréquentée, sombre et associée au trafic de drogue, à la violence et au vandalisme. »

« on utilisait beaucoup les enfants pour revendiquer l'espace, et on appelait les voisins, hé on descend avec les enfants [...] » (Felipe, résident depuis 23 ans, 16/12/2012).

« [...] fondamentalement c'était les femmes, normalement les femmes et ainsi de suite étaient les premières, mais les hommes les accompagnaient » (Teresa, résidente depuis 33 ans, 25/01/2013).

¹ García Herrera (Luz Marina) et al. « Apropiación y Sentido de Pertenencia en el Espacio Público: Parque Estoril (SEVILLA) », Revista Latino-americana de Geografía e Género, Ponta Grossa, 2015, n°6

L'acquisition d'un statut pour ces espaces relève finalement d'une argumentation, d'un accord avec la ville. Le choix des cas d'étude (présentés dans l'introduction) : Miraflores, San Jeronimo et Rey Moro, montre comment le dialogue entre la ville et les porteurs du projet s'instaure de manière plus ou moins aisée. En effet, le but de chaque jardin étant de s'inscrire en tant qu'espace public dans le tissu urbain, son accession à la légalité n'est pas toujours évidente.

On note trois statuts : Légal, illégal et « alégal ».

Ceux-ci peuvent être temporaires pour certains jardins, et pour d'autres, toujours actuels.¹

La légalisation du parc Miraflores se réaliserait* à travers un accord en 1994 « Convenio de Colaboración entre el CCPEM y el Ayuntamiento » prévoyant une aide annuelle pour l'entretien du jardin de loisirs. Depuis la fin des années 80 l'activité sur la parcelle se qualifie d'aléale.

*la ville signe un accord pour subventionner un espace et non un permis de construire. Le parc San Jeronimo bénéficie d'un statut dès 1992. En effet, il sert de vivier, de lieu de stockage des nombreuses espèces exotiques utilisées pour l'exposition universelle, ce qui lui permet d'être légal à la suite de l'évènement. En réalité il devient légal en 1995 grâce l'accord « Convenio de colaboración entre el Ayuntamiento de Sevilla y la confederación Ecologista-Pacifista de Andalucía (CEPA) ».¹

On remarquera que la ville donne son accord avec beaucoup de « retenue ». Elle ne fait pas de Miraflores un parc inclut dans le plan urbain de manière définitive. Pour San Jeronimo, ce n'est qu'à la fin de l'exposition, soit trois ans après, que le statut est accordé. Los huertos urbanos de Sevilla D'un côté, cela montre le pouvoir suprême des instances politiques sur les espaces urbains, décidant de manière unilatérale le statut de chaque parcelle. D'un autre côté, les temps de latence qui permettent aux citoyens d'aménager eux-mêmes l'espace démontrent l'indécision de la mairie face aux enjeux de sa ville. Cela prouve finalement qu'elle subit l'évolution de ses délaissés, montrant que ce sont les citoyens, qui « en faisant », détiennent le pouvoir sur l'espace public.

À partir de 2004, l'occupation de la parcelle entre les rues « Enladrillada » et « del Sol » dans le quartier de San Julian, se fait de manière illégale, par revendication de l'inutilisation d'une parcelle en friche et recouverte de déchets (cette situation étant devenue problématique car les habitants se plaignent de l'envahissement du voisinage par les rats). Cette occupation s'établit en réaction à la politique urbaine de la ville. Celle-ci prévoit la construction de logement sur la dent creuse, dans l'un des quartiers possédant le moins d'espace libre extérieur. De fait, la mairie prévoit la mise en place de la politique établie dans le PGOU de 1987.²

« Ya el PGOU de 1987 lo señalaba como jardín arqueológico semipúblico y en una de sus esquinas tenía previsto la construcción de edificaciones residenciales. El nuevo PGOU establece prácticamente lo mismo que el del 1987 y mantiene los edificios. » (ABC Sevilla)

« Je me demandais pourquoi il n'y avait pas de balançoire dans certains quartier, j'ai compris qu'il y avait des vides juridiques, des lacunes juridiques qui permettait de faire une politique qui n'était pas la politique locale. »¹

Santiago Cirugeda, Recetas Urbanas, Séville, Espagne, GLOBAL AWARD 2015 (04/05/2015)



La situation paraît surréaliste, elle montre la distanciation de la ville avec l'utilisation de son espace public à l'échelle du quartier, de la place, de la rue. Réciproquement, elle montre la proximité des habitants avec leur environnement, leur capacité à révéler un espace public alors que la vision de la ville est essentiellement programmatique et caduque.

En 2007, après trois ans d'utilisation informelle, les jardins s'établissent sur la parcelle de l'ancienne « Noria* » de Rey Moro. Ceux-ci vivent depuis d'un compromis avec la ville et conservent leur caractère alégal. L'instabilité du statut du jardin marque la passivité de la ville face l'évolution du quartier. Elle se trouve dans l'incapacité de donner une promesse pour la légalisation du lieu ou d'imposer la construction de nouveaux logements.

La fragilité du statut du jardin octroyé par compromis révèle la position opportuniste adoptée par la mairie. Ainsi, le statut « temporaire » et « non-établi » du jardin dénote une forme d'injustice au regard de l'inactivité de la ville dans la pratique de l'espace. Ce contexte oblige les habitants à pratiquer le lieu de manière active et engagée pour défendre leur « droit à la ville ».

Les choix de la ville font probablement partie du « marketing urbain » évoqué précédemment. Le cas de San Jeronimo est assez révélateur d'une ville à la recherche d'une image novatrice et « tendance ». En comparaison avec les autres jardins, sa légalisation accordée en trois ans fut assez courte et aisée. La présence du parc de l'Alamillo accessible depuis le quartier de San Jeronimo par le pont de l'Alamillo faisait du lieu une zone moins urgente pour la création d'un parc. Mais pour Miraflores, Rey Moro ou Estoril, en l'absence d'espace public, un besoin immédiat et « évident » de jardin pour les habitants est indéniable. En revanche, San Jeronimo sert les intérêts propres de la ville: besoin logistique pour l'exposition et la définition d'une image autour d'une idéologie écologique (cependant la pratique de l'espace en lui-même ne se différencie pas des autres jardins). Séville agit donc dans l'objectif d'un rayonnement international plutôt que dans l'aménagement du local.

1 Situation de San Jerónimo et Miraflores par rapport au parc de l'Alamillo



Alamillo 1
San Jerónimo 2
Miraflores 3

Les jardins et leur planification parlent ainsi du modèle économique et décisionnel de Séville basé sur l'attraction médiatique et touristique. Ce modèle montre des lacunes sociales et des préoccupations détournées de ses propres quartiers. Les campagnes publicitaires que l'on aperçoit en ville aujourd'hui marquent cette attitude à laquelle s'est tenu Séville depuis la fin des années 80.

Les potagers urbains intègrent finalement la planification urbaine en 2019 dans le « plan estratégico 2030 ». Dans ce plan, la capitale du sud de l'Espagne projette l'extension de ces espaces et le déploiement de leur « caractère multifonctionnel »¹. Elle parle de « dynamiser » ces jardins existants et d'en créer de nouveaux. Dans ce cadre, la ville établit des potagers urbains dans les communes proches, à Dos Hermanas ou Utrera par exemple (dans ces situations, la ville implante, établit les parcelles puis laisse ensuite l'entretien aux citoyens). Ces nouveaux jardins suivent la typologie des jardins de la ville comme ceux de Miraflores ou de San Jerónimo. La ville définit des espaces clôturés et tramés dont l'accès est limité par des critères sociaux (emploi, âge, réinsertion etc.).

De plus, l'application d'un modèle de jardin « urbain » reproduit dans le milieu rural est questionnable. Elle réduit le concept de jardin urbain, initialement créatif, à la délimitation spatiale. Raúl Puente Asuero parle des jardins urbains en « outils régénérateurs » de la ville, sous forme d'opérations « d'acupuncture urbaine ». Ils tendraient donc à connecter plutôt qu'à délimiter un espace ouvert. La ville contrôle leur mise en place et supprime donc le caractère d'appropriation spontanée. À Utrera, les habitants font la demande pour ces jardins, dans l'attente d'une approbation administrative.²

Après le plan de 2019, des événements sont organisés pour valoriser les jardins existants (découverte des jardins, ateliers pour les enfants, tour de vélo etc.). Ces jardins semblent toujours assez méconnus pour une partie des sévillans, et pour certains habitants des quartiers où ils sont implantés.

Depuis leur planification, leur définition serait devenue plus incertaine (ils sont « intégrés » à la ville mais restent lieux « cachés » et à l'accès difficile). Ces dernières années, les jardins sont plutôt « contenus » que « dynamisés » et ne connaissent pas de changements majeurs, n'étant que très peu subventionnés.

La ville reconnaît donc les jardins et valorise leur existence mais ne les considère pas comme un modèle « amplifiable ». L'introduction des potagers urbains dans le plan d'urbanisme n'a que peu d'effet sur ces espaces et leurs quartiers. Elle relève probablement plus d'une vocation publicitaire qu'urbaine.

2-HABITER LES JARDINS URBAINS À SÉVILLE

VILLE HABITEE, VILLE VISITEE

Mutation d'un modèle économique

« El proceso de globalización económica ha significado la transformación de las ciudades en centros financieros y de toma de decisiones corporativas que, en desigual medida, organizan la producción. Esta deriva de su economía y gobernanza se ha producido en paralelo al aumento de la polarización y la diferenciación social, que han generado importantes luchas ciudadanas. »

« Le processus de mondialisation économique a entraîné la transformation des villes en centres de décision financiers et d'entreprises qui, dans une mesure inégale, organisent la production. Cette dérive de leur économie et de leur gouvernance s'est produite parallèlement à une polarisation et une différenciation sociale croissantes, qui ont généré d'importantes luttes citoyennes. »

Séville fait partie des villes qui ont éclaté avec le changement de modèle économique international. Mais dans le cas précis de Séville, on rappelle que les bouleversements socio-économiques qui surviennent dépendent grandement de la montée des eaux par le fleuve.

Au cours du 20ème siècle, les crues (évoquées précédemment), sont responsables de la dégradation de la ville andalouse. Après 1961, c'est un tiers de la ville qui est inondé.

Le Guadalquivir et la morphologie urbaine se transforment conjointement avec les incidents naturels.

Si la pauvreté qui existe à Séville dépend d'un contexte économique international, ...

[Quand notre expérience de l'Andalousie se réfère en partie au centre de Séville, il est difficile de croire que l'Andalousie est l'une des régions les plus pauvres d'Europe.

« **Andalusia is the most populous autonomous region in Spain, and one of the poorest in Western Europe: 35.7% of Andalusians are at risk of poverty and 55% cannot afford a week's holiday in a year (Solís, 2016)** ».]²

... le déficit économique latent auquel font face les politiques provient en partie de ces incidents naturels.

1 - Jesús Solís Ruiz, Un marco de análisis para el estudio de las políticas públicas durante el franquismo: las viviendas sociales en Sevilla (1961-1978 Memoria Y Civilización, n°21, 2018

2 - Jaime Jover, Ibán Díaz-Parra, Gentrification, transnational gentrification and touristification in Seville, Urban Studies, n°57, 2018

Les délaissés auxquels on se réfère dans les parties précédentes témoignent d'une incapacité de la ville à investir dans ces espaces et peut-être d'une mauvaise répartition des biens. Malgré tout, l'un des plus grands délaissés de la ville fut pendant un certain temps le centre historique.

Une majorité des habitants du centre quitte progressivement le centre historique pendant la seconde partie du 20ème siècle. Faute de moyens de réhabilitation des logements, un exode s'opère vers la périphérie, vers le « hors-les murs ». Ces changements majeurs expliquent la forme de l'habitat périphérique sévillan. Dans certains quartiers, les refuges temporaires des années 40-50 se transforment rapidement en logement permanent. Puis dans les années 60, on peut parler de l'apparition des premières formes de logements sociaux avec des conditions d'accession : « des familles logées dans des abris, touchées par l'expropriation et les expulsions forcées, vivants dans des logements inadéquats et insalubres, futurs couples mariés, travailleurs de la capitale avec résidence forcée dans les villes de la province, habitants des banlieues dans des maisons au jour le jour, en sous-location ou relocation, des expulsions judiciaires et de travail et dans des maisons partagées ou précaires.¹ » (En 1964, s'établit une institutionnalisation avec le « Secretaría de Vivienda y Refugios ».)

Cette situation pourrait expliquer le caractère auto-construit de certains quartiers comme celui du Polígono Este (aux alentours du parc Estoril par exemple). On note encore la capacité des sévillans à interagir avec leur ville, à participer à la fabrique de l'espace urbain. La création citoyenne du jardin formerait alors une continuité avec ce caractère auto-construit.

On note également la radicalité du « délogement » employé par la ville, qui ne permet pas aux citoyens de réemployer leur logement. En plus d'abandonner un lieu chargé de souvenirs, la solution revient à quitter l'insalubrité pour la « retrouver » ensuite. La vacance engendrée dans le centre-ville, pousse les investisseurs étrangers plus fortunés à acquérir des propriétés et à les réhabiliter. Ces investissements participent à l'augmentation de la spéculation, la montée des prix des logements. Quand certains quittent le centre pour cause de salubrité, d'autres partent faute de ne plus pouvoir payer « leur place » dans le centre qui se gentrifie.

« **Gentrification is the replacement of population living in a certain area by others with higher status and income.** »²

On considère que les transformations morphologiques s'accompagnent de prise de territoire sur les différents pôles de la ville, chacun devant refaire « sa place ». Les étrangers remplacent petit à petit les locaux du centre. La gentrification transforme le centre-ville pour s'accommoder à une population étrangère qui possède des références différentes des locaux. La montée des prix et la mise à jour d'une offre, devenue internationale, accentue la fuite des locaux vers la périphérie et l'évolution de la population.

Avec Franco, l'économie de la ville s'est tournée vers le tourisme, faisant de son centre une « authentique » attraction. Selon l'article de la revue Urban Studies, le néologisme « touristification » conviendrait ainsi davantage à la situation sévillane et son tourisme de masse. Il est vrai que les sociétés tel que Airbnb ou HomeAway, les écoles de langues internationales occupent une place importante dans la ville et gagnent en ampleur. A cela s'ajoutent les cafés, les bars tels que « la crème de la crème », « café MoMa », « Mr.Cake », qui métamorphosent les rues espagnoles.

1 - Jesús Solís Ruiz, Un marco de análisis para el estudio de las políticas públicas durante el franquismo: las viviendas sociales en Sevilla (1961-1978 Memoria Y Civilización, n°21, 2018

2 - Jaime Jover, Ibán Díaz-Parra, Gentrification, transnational gentrification and touristification in Seville, Urban Studies, n°57, 2018

Habiter en périphérie

« In some urban spaces, mass tourism is incompatible with residential uses, as it deeply affects aspects such as housing prices, the nature of business composition, usage of public space, air quality, etc. ».¹



Supporters suédois, Alameda 1

Il en résulte une perte d'authenticité croissante du centre et les quartiers se redéfinissent. À Séville, on observe que la fonction résidentielle à « long terme » se localise majoritairement en périphérie.

De par son charme, le centre est quant à lui occupé de manière croissante par les étrangers. Certains possèdent des maisons de vacances qu'ils occupent de manière régulière ou un logement permanent, quand d'autres viennent passer quelques jours en Andalousie pour les vacances.

Ainsi, le centre-ville est occupé sur des temporalités variables, fluctuantes, et perd de son caractère espagnol et local. Le quotidien, la routine sévillane qui constituent « l'âme de la ville » se trouvent donc en périphérie. Les étrangers qui occupent de manière permanente la ville ont une influence plus conséquente sur la transformation de l'espace public et de ses services.

« [...] lifestyle migrants do appropriate local space more permanently [...] »¹

J'ai eu l'occasion de vivre un an dans le centre de Séville, puis quelques mois dans le quartier de Nervión dans la périphérie Est de la ville. Les coutumes, les habitudes espagnoles se remarquent davantage en périphérie car les services s'adressent seulement aux espagnols. En terrasse par exemple : la « tostada » à 12h pour le petit déjeuner, ou le « cafe con leche » à 18h30-19h, la « merienda » allant jusqu'à 20h.

¹ Jaime Jover, Ibán Díaz-Parrá, Gentrification, transnational gentrification and touristification in Seville, Urban Studies, n°57, 2018

À l'exception du jardin du Rey Moro, la quinzaine de potagers urbains se trouvent dans les quartiers périphériques. De plus, on note que le phénomène de gentrification devient notable dans les années 80 à Séville. Alors que le centre s'accommode aux touristes anglo-saxons, français, néerlandais, américains, allemands etc., la décennie est marquée par le début de la revendication vicinale.

NAISSANCE DE MICRO-QUARTIERS AUTOUR DU JARDIN

« Dépayés »

Ce transfert de population peut être considéré comme une véritable injustice sociale. Dernièrement, la revendication vicinale s'articule autour de l'outil jardin, qui se révèle être le moyen de se « sentir chez soi » dans la ville « explosée » (en particulier dans les quartiers de Miraflores, San Jerónimo, Rey Moro, Torreblanca, Tarmagillo etc). En occupant de manière douce un espace, les associations de voisins dénoncent un manque d'équipement, d'aménagement et surtout une forme d'exclusion.

Les familles ont été forcées de quitter le centre, de s'installer dans les nouveaux logements issus de l'urbanisation franquiste. Cet éclatement de la ville en « paquets résidentiels » et son changement radical de typologie de logement et d'environnement immédiat constituent une situation indéniable de « dépaysement ».

Ce cadre de vie est comparable aux quartiers de la ville post-industrielle décrits par Lefebvre dans les années 60, à travers cette notion du « droit à la ville » :

« Les relations de voisinage s'atrophient, le quartier s'effrite : les gens (...) se déplacent dans un espace qui tend vers l'isotopie géométrique, plein de slogans et de signes où les différences qualitatives des lieux et des moments n'ont plus d'importance. Un processus (...) qui produit le mépris, la misère mentale et sociale et la pauvreté de la vie quotidienne » (Lefebvre, 1968, p. 98).

Cultiver pour exister

On peut ainsi considérer le déplacement des sévillans vers la périphérie comme l'arrivée dans une ville étrangère. À la recherche du sentiment « d'être chez soi » ils mettent en place le « recyclage » d'un espace urbain en jardin, en un espace extérieur à leurs logements.

On comprend maintenant, à travers le cas du parc Estoril, que le quartier, comme lieu de vie, est un moyen de combattre l'exclusion, d'exister. Comme ce lieu de vie n'est pas « choisi », la volonté d'appropriation de l'espace est d'autant plus forte.

Les potagers urbains sont par ailleurs des espaces non-mercantiles.² Leur formation est donc un acte symbolique d'autant plus fort pour exister dans un contexte de « ville capitaliste » qui par nature tend à l'exclusion des quartiers et des populations.¹

² Recuperar la Huerta del Rey Moro [en ligne], ABC de Sevilla. Mai 2005

¹ Glenda Dimuro Peter et al, « La agricultura urbana en Sevilla: entre el derecho a la ciudad y la agroecología », Hábitat y Sociedad, n°6, 2013

Pour s'approprier le quartier dans lequel on vit, cela paraît naturel de rencontrer le voisinage, « ceux avec qui on vit (pas encore) ». Dans ce besoin de rencontre, le jardin, avant même d'être conçu, se présente comme une nécessité à l'appropriation, comme la typologie idéale au rassemblement. Historiquement et encore aujourd'hui, spécialement dans la culture arabe, le jardin est l'endroit où l'on « ose » rentrer en contact avec ses « cohabitants ».

C'est comme si un espace à l'imagerie plus ronde et plus douce (que les barres de logements par exemple) permettait d'homogénéiser les mœurs pour créer une cohésion.



1

Affiche pour un atelier de permaculture pour enfants, Rey Moro

Les potagers sont soutenus par des associations de voisins. Celles-ci forment des communautés vectrices d'émotions et de sentiments d'appartenance au quartier.

L'article de **Apuntes de Psicología** décrit l'apport de trois sentiments majeurs issus de la formation d'une communauté qui influencent le comportement de ses habitants :

le « renforcement de la nécessité » (a), le sentiment d'appartenance (b) et « l'influence » (c) et la connexion émotionnelle (d) ¹...

... Que l'on interprète ainsi :

- (a) L'appréciation personnelle du lieu, l'association à un certain nombre de valeurs que l'on partage ou non avec les autres habitants,
- (b) Se sentir chez soi ou non, ressentir du bien-être à vivre ou non dans le quartier,
- (c) L'importance donnée à vivre dans le quartier, quelle préoccupation pour les autres habitants et réciproquement pour l'habitant,
- (d) La volonté de rester plus ou moins longtemps, de créer des souvenirs et de rester ou non dans ce lieu chargé de souvenirs.

Puis, en discutant avec les acteurs des jardins urbains, on note également un sentiment de fierté : en assistant à une assemblée au jardin du Rey Moro on peut remarquer la volonté de s'affirmer en tant que personne à travers le jardin. Les participants se montrent préoccupés et engagés par l'avenir de leur espace public et du quartier.

> Lors d'une discussion concernant la chute d'un arbre centenaire dans le clos :

«...Yo vine porque este árbol es centenario, y yo creo que va a morir... de hecho todas las especies que tenemos aquí van a morir...hmm la única persona que planteo un alternativo es Carolina, ella que lleva mucho tiempo aquí, y lleva mucho más tiempo que nosotros aquí y a lo menos ella sabía, ella sabía, había que dejar la en paz.»

«...Je suis venu parce que cet arbre a cent ans, et je pense qu'il va mourir... en fait toutes les espèces que nous avons ici vont mourir... hmm la seule personne qui a soulevé une alternative est Carolina, elle est là depuis longtemps, et elle est là depuis beaucoup plus longtemps que nous et au moins elle savait, elle savait, nous devons la laisser tranquille».

> Pendant l'échange, outre la tension palpable, on sent qu'une forme de hiérarchie s'est installée au sein du groupe. Chacun occupe une place dans l'assemblée et peut se positionner par rapport à l'avenir du jardin, et par extension à celui du quartier. Dès lors, les citoyens s'expriment en tant que personne. On capte d'ailleurs l'importance de ce jardin sur leur quotidien :

« Como persona que lleva años...que conoce un poco el tema del arbolado, todo eso, no se ha dado un mínimo de... »

Yo te respondí, te respondí que eso no se hace si material, si necesita un tractor, llevo un tractor, una pincha de tractor, a lo menos, se puede hacer... yo te lo he escrito en los primeros días, sabes lo que pasa que no había respuesta ninguna y luego.... »

« En tant que personne qui a passé des années... qui connaît un peu les arbres, tout ça, il n'y a pas eu un minimum de... »

Je vous ai répondu, je vous ai répondu que cela ne peut pas se faire sans matériel, si vous avez besoin d'un tracteur, je prendrai un tracteur, au moins, cela peut se faire... Je vous ai écrit les premiers jours, vous savez ce qui s'est passé, il n'y a pas eu de réponse et ensuite... »

> À Miraflores, un homme évoquant le rayonnement et l'ancienneté du jardin avec émotion :

« ¿Hace cuánto tiempo?

Lleva veinte cinco años... ¡¡Eso es el huerto más antiguo de España!! De España entera. Bueno eso es la fundación más antigua de toda España. Y aquí viene de toda la comunidad, de Extremadura, de canarias, de Barcelona, todos aquí aprenden. »

«Et ça fait combien de temps ?

Cela fait vingt-cinq ans... C'est le plus vieux verger d'Espagne ! ! De toute l'Espagne. C'est la plus ancienne fondation de toute l'Espagne. Et ici, les gens viennent de toute la communauté, d'Estrémadure, des îles Canaries, de Barcelone, tout le monde apprend ici. «



1

Assemblée du dimanche matin, Rey Moro 1

L'assemblée « la Noria » de Rey Moro est un rassemblement d'habitants qui se forme chaque jour, et spécialement lors des réunions du week-end. Ils débattent des enjeux concernant le jardin et le quartier de San Julian. C'est un échantillon de la population qui devient un « quartier dans le quartier », un micro-quartier au service du quartier.

Le caractère alégal des potagers du Rey Moro et son échelle plus limitée donnent à ses acteurs une liberté d'action plus importante que pour les utilisateurs de Miraflores ou de San Jeronimo. Ils ont une influence à l'échelle de leurs plantations et à l'échelle du jardin entier (constituant un petit un espace fabriqué et à fabriquer).

Ces deux derniers étant subventionnés par la mairie deviennent naturellement beaucoup plus réglementés. À l'inverse de Rey Moro, dont l'accès* est « spontanée », ceux-ci donnent des conditions d'accès spécifiques : en fonction de l'âge, de l'emploi, en situation de réinsertion.

Généralement, les utilisateurs des potagers de Miraflores et San Jeronimo ont une influence seulement sur leur parcelle de potager. Aujourd'hui les jardins des deux parcs sont clôturés et fermés, seuls ceux qui détiennent une « parcelle » de potager ont accès à l'espace de culture. Cette situation questionne leur caractère public (thème abordé dans la partie des enjeux).

* les usagers proposent assez finalement de rejoindre l'espace de culture, « il suffit de commencer à planter sur une partie de terre libre ».

> Alfonso à San Jeronimo, clamant son ancienneté ou la beauté de ses légumes :

« Son muy grandes...
Se secan y ya la pongo, tengo de todo tomate, pepino, pimiento, pap...
Tomates por aquí...
Si un montón, de varias clases, de Cherry, de pera, buena para la plancha... »

« Ils sont très grands...
Ils sèchent et je les mets dedans, j'ai toutes sortes de tomates, concombres, poivrons, pommes de terre...
Les tomates par ici...
Oui, beaucoup, de différentes sortes, cerise, poire, bon pour les grillades... »

« Si yo llevo aquí desde más de 20 años »

> Dans les potagers du Rey Moro :

« ¿Bien, viene a veces aquí?
Si..
Y cada uno tiene su espacio...
Si sí. Puedes venir, los domingos.
Algo especial el domingo?
Si, el domingo hay asamblea, como se entrene, es comunitario... »

« Eh bien, vous venez parfois ici ?
Oui...
Et chacun a son propre espace...
Oui, oui. Tu peux venir, le dimanche.
Quelque chose de spécial le dimanche ?
Oui, le dimanche il y a une assemblée, comme ça on s'entraîne, c'est communautaire... »

Enfin, Seymour Sarason définissait la communauté comme « un réseau de relations de soutien mutuel sur lequel on peut compter » (1974).¹

Les « cultivateurs » se créent une « interdépendance » : ils partagent les espaces de jardins et de fait une solidarité se développe.

Ce qui ressort de l'article de la revue Apuntes de Psicología et des définitions apportées par Lefebvre, c'est une forme de « médiocrité urbaine » qui s'empare de certains quartiers. On l'entend comme un phénomène réduisant les habitants à vivre leur environnement sans plaisir et sans grande sociabilité.

La crise du Covid, vécue récemment pourrait montrer en quoi un espace comme le « jardin de quartier » pourrait devenir un espace essentiel à la survie, permettant un peu d'épanouissement quand la vie est confinée, circonscrite et remplie d'ennuis.

Jardin(s) Micro-quartier(s)

Chaque potager urbain développe son réseau d'habitants créant une communauté, un micro-quartier. Au contact des usagers des jardins, on apprend que certains viennent d'autres quartiers et se déplacent chaque jour, ou plusieurs fois par semaine, en bus ou en voiture, pour se rendre à leur parcelle de culture. Le micro-quartier devient partie d'un réseau de micro-quartiers connectés.

Le jardin favorise ainsi les rencontres et les échanges à l'échelle du quartier et de la ville*. Il lutte contre l'exclusion des quartiers périphériques et développe une communauté élargie à travers la périphérie.

Ainsi ces espaces, à l'origine reclus, n'ont pas recréé « l'entre-soi » historique qui s'est maintenu dans les différents quartiers.

* il a aussi permis la rencontre à l'échelle de l'Europe, du monde aux dires des utilisateurs qui ont le plus d'ancienneté, qui ont vécu le « colegio-escuela » réunissant des jeunes de divers pays.

> Dans les potagers de Miraflores, à un homme :

Todos se conocen aquí "hein" ?
Hombre claro, de donde eres ?

Tout le monde se connaît ici hein ?
Oui mec, c'est clair, d'où tu viens ?

> Une après-midi, en parlant à Alfonso à San Jeronimo :

« Sisi, yo vivo, yo tengo la casita que esta después el bloque por allí, jaja vengo en tres minutos, quatro... hay gente de Triana también, [...] gente que viene en coche... »

Así que hay muchos huertos al norte, personas de toda la ciudad viene... Si si si viene viene... por una persona de una familia de sobra... »

« Oui oui, je vis, j'ai la petite maison qui est après le bloc là-bas, haha je viens dans trois minutes, quatre... il y a des gens de Triana aussi, [...] y'a des gens qui viennent en voiture... »

Il y a donc beaucoup de vergers au nord, les gens de toute la ville viennent...
Oui oui oui ils viennent...pour une famille ça suffit... »

On retrouve une situation comparable dans les potagers urbains de Madrid,

Susana, del Huerto Adelfas « Cuando nos conocíamos menos hablábamos más de plantas. Ahora que nos conocemos hablamos más, de qué nos pasa en la vida. »

Tesorera del Huerto Batán "Ahora, ya más que los tomates, es la relación con las personas".

* Entretien à Miraflores :

«Aquí estaba el colegio de...te lo digo, había un tratado entre Francia, Alimaña, España, Inglaterra, incluso países del norte, han venido aquí por representación, venían aquí aprendiendo la artimaña de la agricultura... »

¿La verdad? ¿Aquí?»

Les témoignages recueillis par la Revista de Antropología Social montrent une situation comparable dans les potagers urbains de Madrid :¹

Susana, del Huerto "Adelfas" « **Quando nos conocíamos menos hablábamos más de plantas. Ahora que nos conocemos hablamos más, de qué nos pasa en la vida.** »

Tesorera du potager "Batán" « **Ahora, ya más que los tomates, es la relación con las personas.** »

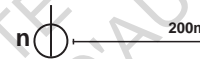
À travers l'expression de acteurs des jardins urbains de Madrid, on perçoit comment le lien social se développant autour du jardin devient prépondérant. Cultiver des légumes devient un prétexte à la rencontre.

Cette sociabilité forte sur un point précis du quartier incite au mouvement, à la découverte du lieu qui « fait » le quartier. Cet engouement pour le jardin, comme espace de rencontre, participe à son rayonnement au-delà de son périmètre et à sa connexion avec les zones urbaines alentours.

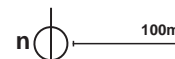
Les potagers de San Jeronimo connectent la zone résidentielle avec le parc et le fleuve attenants et ainsi avec la partie du parc Alamillo de l'autre côté du fleuve. Finalement, par sa forme et son insertion dans le tissu urbain il devient spatialement un connecteur urbain, il devient « chemin ». On note que son organisation trace une rue, plutôt large à l'échelle du jardin, qui invite naturellement à le traverser depuis le parc par exemple.

À une échelle plus importante, les potagers du centre du parc de Miraflores dessinent des axes orthogonaux (sous forme de rues également) qui mettent en connexion les zones Nord et Sud de l'espace vert. De surcroît, les potagers mettent en relation les parties juxtaposées de part et d'autre du parc, à l'Ouest, le résidentiel, et à l'Est une zone industrielle et commerciale.

On suppose que les potagers de la zone nord, les premiers, par leur fonction d'école ne tendent pas à créer un point de connexion, cherche plutôt l'isolement, le calme. Peut-être que la volonté de créer une culture alternative, un nouveau mode de penser la ville, a poussé inconsciemment les habitants à s'isoler de celle-ci.



Connexions, San Jerónimo 1



Connexions, Miraflores 1

À l'inverse, le jardin du Rey Moro conserve une dimension « cachée » dans le quartier. Sa forme est contenue dans les murs de l'ancienne Noria et avec sa végétation dense il participe à la création de l'entre-soi.

Cette typologie tend plutôt à le déconnecter du quartier, de la ville, à créer un microcosme. Son existence demeure ainsi plus secrète et ne favorise pas à une connexion inter-quartiers, simplement dans le quartier :



Rey Moro 1

Les autres jardins urbains se trouvent souvent à la limite entre la ville et le rural ou le village (comme Miraflores et San Jeronimo). Ils deviennent des espaces « tampon », de transition, entre deux espaces distincts ou marquent la fin de l'urbanisation de Séville. Les potagers du parc Alcosa au Nord-Ouest de la ville se trouvent à la limite qui sépare la ville et son aéroport.

> En parlant à deux femmes dans le parc Miraflores qui peinent à localiser les jardins de Rey Moro :

« Sé que hay por Felipe II, por esa parte también...
 ¿Has entrado en los huertos?
 No aquí, pero san Jerónimo, y Alcosa...
 ¡Ja! Hay mucho también Alcosa
 El del Rey moro en el barrio de San Julián...
 ¿En? ¿Hay un huerto?
 Un pequeño... en calle...
 Ladrilla?
 No me recuerdo... Donde hay la casa del rey moro, hay una noria.
 ¡Ja si! Muy chiquitito... »

«Je sais qu'il y a au niveau de Felipe II, cette partie aussi....
 T'es rentré dans les potagers ?
 Pas ici, mais San Jeronimo, et Alcosa...
 Ha ! Il y a aussi beaucoup à Alcosa.
 Et celui du Rey Moro, dans le quartier de San Julián...
 A ? Il y a un verger ?
 Un petit... dans la rue...
 Ladrilla ?
 Je ne me souviens pas... Là où se trouve la Casa del Rey Moro, il y a une grande roue.
 Ha oui ! Très petit...»



1



1



2

Avenue, rues «calles C/», placettes, Tamarguillo 1
Rues «calles C/» et «signalisation», Tamarguillo 2

Jardin(s) Micro-quartier(s)

Les potagers du parc du Tamarguillo disposent d'une typologie similaire à celle de Miraflores. Ils se trouvent légèrement excentrés de la rue, détachés ; on entre dans un quartier à « part entière ».

Comme pour d'autres, sa trame de parcelles est très réglée. Elle est composée d'ilots avec des rues principales et des rues secondaires. Chaque petite parcelle possède un numéro n'interdisant pas que certains sévillans ajoutent leur propre pancarte, personnalisant la parcelle.

Une micro-ville se crée à travers cet espace : avec son centre, ses frontières, ses circulations et son voisinage. Les parcelles contiennent de petites « casetas » qui complètent l'image de petit village. Certaines « casetas » placées sur la rue forment des petites placettes, lieux de rencontres avec des bancs sous auvent.

L'EXTENSION DE LA « CASA »

Recherche naturelle du bien-être

Pour Xavier Monteys, la doctrine selon laquelle l'humain fut chassé du paradis originel est ancrée chez les occidentaux.¹

Il ajoute que l'homme cultive un jardin dans cet objectif :

« [...] hedonismo solo enmendado por el ora et labora del huerto laborioso, ordenado y productivo ».

« [...] hédonisme uniquement corrigé par l'ora et labora du jardin laborieux, ordonné et productif ».

Bien que la traduction ne soit pas évidente, on comprend qu'il serait naturel pour l'homme de cultiver un jardin* par un besoin inconscient de se repentir de ses péchés.

(*car de fait le jardin est imparfait et que les plantes représentent un effort, un labeur constant)

Il combattrait ainsi son hédonisme inné par la culture laborieuse de son jardin.

Dans nos cas d'étude, on considéra plus aisément que les sévillans, à travers la culture du potager, du lieu en général, avec le développement d'une flore variée, se place dans la récréation de ce paradis perdu.

Les concepts que les utilisateurs associent à la pratique du jardin ne relèvent généralement que du plaisir (cette analyse sera forcément biaisée puisque les utilisateurs qui ne s'occupent pas de leur jardins ne seront pas disponibles pour parler de ce qui les en empêche).

¹ Monteys, Xavier La casa como jardín, Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 2021

Les habitants du quartier décrivent une atmosphère paisible propice au repos de la conscience, permettant le maintien physique et participant à l'embellissement de leur quotidien.

En leur parlant, l'exercice physique engendré par l'entretien du jardin semble une condition essentielle au plaisir du lieu. Il semblerait que les usagers des potagers se trouvent dans une recherche de bien-être avant la nécessité de se nourrir. Pour la plupart, quand le thème de « la quantité de nourriture » produite est abordé, l'interviewé donne une réponse concise et reprend la discussion avec une autre idée.

Se nourrir n'est pas la première nécessité. En revanche, le bien-être apporté par la culture des légumes et tout ce qu'elle implique comme activité du corps et de l'esprit est recherché en premier lieu.

En effet, les cultivateurs montrent aussi une capacité de contemplation importante quand la fierté* du potager « parle ».

(*thème abordé précédemment, la « fierté de la parcelle » comme moyen d'expression à l'échelle du quartier)

Cette capacité à poétiser autour des légumes, voire d'un légume, démontre le lien affectif entre le jardin et le jardinier, ce qui témoigne de l'apport d'un bien-être évident.

On considère la recherche de ce bien-être comme un besoin spontané, ancré dans la psychologie d'une génération expulsée du centre ou installée en périphérie de fait. Malgré le changement de perception sur le quartier engendré par la culture du jardin, ce dernier reste un « échappatoire » aux blocs de logements et du logement même. Ce besoin s'exprime particulièrement à Séville où le climat, de par sa chaleur, appelle à la création du jardin. Les logements ne donnent pas tous sur un balcon, le jardin remplace la terrasse où l'on peut se rafraîchir. Plus qu'un apport de bien-être, le besoin de source de fraîcheur devient une fonction primordiale du jardin.

> Au parc du Tamarguillo :

: « ¿Y hace un cambio para usted de tener este huerto?
Hombre te entretiene, te distrae y haces lo que te gustas. ¿Qué es bastante no? »
«Et cela vous change-t-il d'avoir ce jardin ?
Mec, ça te divertit, ça te distrait et tu fais ce que tu veux, c'est-à-dire beaucoup de choses, n'est-ce pas ?»

> Au parc de San Jerónimo :

« Lo que sientes cuando estás aquí...
Aquí el huerto, TRANQUILIDAD... »
«Ce que tu ressens quand tu es ici...
Ici le potager, la TRANQUILITÉ...»

> Au parc de Miraflores :

« ¿Si si ya, que aquí hay huertos, vosotros utilizáis esos huertos?
No, lo podemos pedir, pero y bueno... hay por esta parte y más por allá, que esta parte es muy bonita. »
«Oui, oui, il y a des vergers ici, est-ce que vous utilisez ces vergers ?
Non, on peut le demander, mais bon... il y en a dans cette partie et plus là-bas, cette partie est très agréable.»

« [...]Un poquito de can y se acabó, y me entretiene... » Alfonso

« [...]Un petit peu de canette et c'est tout, et ça me divertit...»

(ici, les habitants ne sont pas utilisateurs des jardins mais s'y réfère comme étant un élément du paysage du quartier, comme participant à la beauté du quartier)

> Quelques exemples des contemplations dans les potagers :

> Au parc du Tamarguillo :

« Son sabores diferentes si, la planta la ves prácticamente igual, tiene que entender mucho para distinguir, la casta la tiene, por ejemplo hay dos castas distintas, y se te fía bien tiene un color distinto [...]»

« ¡Mira! Este verde por ejemplo, este y ese es distinto a ese, ese y ese, aquellos dos son iguales, son distintas [...] »

«Ce sont des saveurs différentes, oui, la plante a pratiquement la même apparence, il faut comprendre beaucoup de choses pour distinguer, la race là par exemple il y a deux races différentes, et si regardes bien, elle a une couleur différente [...]».

« Regardez ! Ce vert par exemple, celui-ci et celui-là sont différents de celui-là, celui-là et celui-là, ces deux-là sont les mêmes, ils sont différents [...]»

> Avec Alfonso :

« Son brócolis, son pequeños...

Si pequeños...

Y mira no tan verde, un poco morados... »

«C'est du brocoli, c'est du petit...».

Oui petit...

Et regarde pas si vert, un peu violet... »

> Alfonso plaisante en disant :

« Y a tu casa?

A mi casa...una, una RUINA jajaja, como la película... »

«Et votre maison ?

Chez moi... une, une RUINE hahaha, comme le film...»

Comme un deuxième espace domestique

« A pesar del surrealismo, hay aún personas que en los jardines nos encontramos como en nuestra propia casa. »

« Malgré le surréalisme, il y a toujours des gens qui se sentent chez eux dans les jardins. »¹

En s'occupant de leur parcelle, les habitants développent un sentiment d'affection de plus en plus fort pour leur potager et ainsi pour leur quartier.

Situé hors de leur propriété, cet attachement pour cette partie du quartier (pouvant devenir plus important que pour celui du logement) rend les limites du domaine privé et public plus floues.

Le concept de jardin public est surtout marquant pour les potagers du Rey Moro. Pour visiter un jardin urbain, il faut d'abord le trouver (sans indication) puis réussir à « passer » la clôture. De fait, pour y entrer (à San Jeronimo ou Tamarguillo par exemple) il faut qu'un usager ouvre la porte (sinon il faut escalader). Les jardins du Rey Moro sont quant à eux libres d'accès sur des plages d'horaires définies. Quand Alfonso m'ouvre la porte de son jardin je me sens entrer chez lui, quand il m'invite sous sa « caseta » et me fait goûter un haricot ou deux, je me sens chez lui.



Alfonso et sa «caseta»,¹
San Jerónimo

1

En plus d'une appropriation qui d'une certaine manière privatise l'espace public, la trame urbaine semble contrôler l'entrée dans les jardins (ce qui est plus ou moins marqué d'un jardin à un autre). Celle-ci questionne l'entrée dans le domaine public et privé.

Le parc Miraflores est clôturé sur l'ensemble de son périmètre. On y entre depuis l'ouest de part et d'autre du périphérique de la ville (traversant le parc d'Est en Ouest, une plateforme permet le passage par-dessus celui-ci). On entre premièrement dans une zone de jeux pour les enfants, avec une zone de skate-park. Ensuite, on passe par une partie réservée à la promenade. Celle-ci est alors séparée par un cour d'eau artificiel qui s'étend sur la longueur des potagers urbains. On traverse une gradation entre le public et le privé (et non du public au privé*) pour accéder au jardin.

*On classera les espaces du plus public au plus privé de cette manière : l'espace vert (le parc), les espaces de jeux, la rue et enfin les potagers urbains.

La zone du parc, dans laquelle on croise des promeneurs, leurs chiens, des coureurs, des joueurs de pétanques etc. semble la plus ouverte, la moins exclusive.

L'espace de jeux l'est effectivement un peu moins étant réservé aux enfants, aux skateurs. En revanche, le quartier adjacent au parc ne donne pas une sensation d'espace public. La majorité des gens vivant ou passant par la périphérie sont des locaux. Avec une tête de « guiri* », il est naturel de se sentir regardé. Tout comme dans un quartier comme Nervión, les « usagers » de la rue sont des « habitués » pour chaque terrasse, chaque placette, chaque banc.

Enfin, il est assez étrange de se promener dans le parc et de devoir demander par-dessus un grillage la possibilité d'accès à cet espace attenant. Une simple clôture sépare un « microcosme » d'un lieu de promenade. Une telle situation se retrouve dans le parc du Tamarguillo.

Après avoir subventionné les jardins, la ville les régularise et leurs confère des conditions d'accès physiques (clôtures etc.) et administratives (conditions sociales d'entrée etc.) plus limitées (thème abordé plus tard).

À San Jeronimo, la situation est différente, le changement d'espace ne se fait pas sentir. Le parc en lui-même s'établit dans la continuité du quartier à l'entrée nord-est et dans le prolongement de la promenade du bord de fleuve. Le traitement du sol, côté fleuve, renforce son inclusion dans la circulation et dans la trame urbaine.

Les potagers sont certes clôturés mais l'entrée dans le parc et l'accès aux parcelles cultivées se fait directement depuis la rue. En revanche, comme pour Miraflores, on a le sentiment d'entrer dans l'espace privé et domestique des cultivateurs.



1

Entrée des «potagers scolaires,¹
Miraflores, partie nord
Entrée Ouest des potagers,²
Miraflores



2

Depuis l'intérieur, les potagers apparaissent comme des espaces vécus, habités. La disposition de mobiliers d'intérieur et d'extérieur recrée des scènes domestiques. Celle-ci fait entrevoir une diversité d'usages en fonction des dispositions et des objets choisis.

En photographiant le jardin, on fixe la vue sur des objets avec lesquels on imagine des scènes de vie, des mouvements (comme si ces chaises venaient d'être touchées par exemple). Toutes les configurations de mobiliers ou d'objets montrent une possibilité d'usages multiples et la flexibilité du jardin. Le potager devient un espace habitable, modelable et modulable. Il est ainsi un véritable complément au logement, dont l'organisation est d'une certaine manière plus figée, moins libre et moins appropriable. À l'inverse du jardin, c'est un espace contenu, subdivisé et solide. Dans les années 60, Gio Ponti dessina des meubles d'intérieur inspirés de meubles plastiques d'extérieur. En cela, il montre un intérêt pour le confort supplémentaire de l'objet de jardin, par ses formes courbes, la mollesse de sa posture, et ainsi son caractère hédoniste. C'est ce confort que les habitants cherchent dans cet espace organique.

« [...] jardín y la casas se presentan como espacios habitables, como dos géneros de la misma acción. »¹(p.22)

Quand Xavier Monteys, propose de projeter la maison comme un jardin, liant les deux entités en un concept « d'habitat construite inspirée du jardin », nous prenons un point de vue opposé.

On considère l'espace vert comme l'extension de la maison, qui en quelque sorte s'oppose volontairement à celle-ci. C'est un nouvel environnement qui reprend les propriétés de l'espace domestique pour créer une nouvelle forme d'habitabilité extérieure au logement, avec ses qualités propres. Ces gens vivent un habitat auto-créé, personnalisé, un espace « exprimé » pour échapper le logement, pour oublier que l'on vit dans une ville en quelque sorte.

Beaucoup de cultivateurs se rendent tous les jours dans leur jardin. En plus de cela, des usagers comme Alfonso reste la majorité de leur journée sur leur parcelle, dans leur caseta, arrivant à 9h repartant dans l'après-midi (vers 15-16h). En dehors des nuits, il vit plus dans son jardin que dans sa maison. De surcroît, il semblerait qu'il ne s'occupe de ses légumes que tôt le matin : quand je le retrouve sur l'heure de midi, il se repose sous sa caseta avec son téléphone, observe ses légumes ou converse avec les autres habitants.

L'appropriation de ce nouveau lieu de vie va jusqu'à la décoration de celui avec des cadres accrochés, les drapeaux de la nation, de la région, les petits pots de fleurs attenants, et tout objet créé par les usagers (sorte de sculpture). En plus de ce type de décorations, le « huerto urbano » extrapole le concept de « maison verte » quand certains parterres ou pots de fleurs suspendus deviennent le « jardin du jardin ». Ce second espace domestique, étant l'extension du premier, crée ses propres extensions, étalant son caractère personnalisé, habité.



1



2

«Comme un deuxième espace domestique»
Les objets de l'appropriation de l'espace public

- San Jerónimo 1
- Miraflores 2
- Rey Moro 3
- Tamarguillo 4



1



2



3



4



Quand on échange avec les usagers, ceux-ci présentent leurs cultures et se rapportent très spontanément à la manière dont ils vont cuisiner ces légumes. Il est impossible de ne pas associer l'idée d'une préparation, d'une transformation à la vue des ceux-ci. Ici, le jardin se présente comme l'extension direct de la « casa » où l'on va cuisiner les légumes, comme partie de la vie domestique. À San Jeronimo, des fêtes sont également organisées aux jardins pour cuisiner et manger tous ensemble les légumes cultivés.

Partager un repas dans les jardins urbains est un acte symbolique. Il ramène physiquement l'atmosphère de la cuisine au centre des potagers, fait de ceux-ci un véritable foyer, nous ramenant à la définition initiale du jardin sévillan. Ce caractère domestique du lieu participe à créer cette sensation de communauté dans le quartier (alors que dans le centre historique, cette ambiance se retrouve dans les rues aux terrasses conviviales).

« La comida es la excusa para reunirnos casi en cualquier sitio y es capaz de transformar y dotar de sentido a esos espacios. »

« La nourriture est le prétexte pour se rassembler presque partout et est capable de transformer et de donner un sens à ces espaces et donner un sens à ces espaces. »¹

Par extension le potager urbain, par sa typologie flexible et son activité créatrice, donne du sens au quartier, à l'espace urbain et est vecteur de lieux-moments.

Depuis la construction des logements, la revendication de ces espaces jardin a participé à créer le « sentiment du chez-soi » et à ramener de la vie à la périphérie.

Récits du quotidien

Enfin, le jardin urbain fait partie d'un « itinéraire quotidien ».

En effet, en échangeant avec les habitants, on comprend que ce dernier constitue une étape essentielle pour chaque jour de la semaine, une étape qui ne se « rate pas » :



Parking à vélos, Rey Moro 1

1

> À Alfonso :

«Y tu mujer nunca viene aquí?

Aquí no... bueno hace una vuelta...pero no le gusta...mucha mujeres vienen aquí, mucha...viene cuando hay fiesta...en primavera, Susana pone una cerveza, un barrillo, hace un paella, te pone tapitas, y tortillas...»

«Et ta femme ne vient jamais ici ?

Pas ici... enfin, elle vient ici... mais elle n'aime pas ça... beaucoup de femmes viennent ici, beaucoup... elle vient quand il y a une fête... au printemps, Susanara mène la bière, un fût, fait de la paella, te donne des tapas et des tortillas...»

> Un lundi après-midi je rencontre deux dames qui s'émerveillent devant les canards du parc Miraflores, dans le cours d'eau adjacent aux potagers. Autrefois, elles venaient se promener avec leurs enfants tous les jours autour des potagers.

«¿Venís aquí a veces en el parque?

Todos los días.

Por la tarde si...

Ana y yo vivimos por allí...»

«Venez-vous parfois ici dans le parc ?

Tous les jours.

Dans l'après-midi, oui...

Ana et moi vivons là-bas...»

> Quand Alfonso nous décrit sa « journée type », le jardin apparaît comme la rotule qui articule ses déplacements et ses actions.

On sent qu'un magnétisme se crée entre la casa, le quartier et le jardin, ce dernier étant le catalyseur de tous ces espaces. C'est le lieu qui structure sa routine :

«La tranquilidad, está la casa, está la caseta no? Aquí el huerto, TRANQUILIDAD... aquí mi bar favorito, me gusta este que es más cómodo con patio dentro, una terraza, pero abierta, la comida y los niños, en verano está bien, me gusta este, un bar "paradita", entonces te pongo AMISTAD... »

«La tranquilidad, il y a la maison, il y a la cabane, n'est-ce pas ? Voici le potager, TRANQUILITÉ...ça c'est mon bar préféré, j'aime bien celui-ci qui est plus confortable avec un patio à l'intérieur, une terrasse, mais ouverte, la nourriture et les enfants, en été c'est bien, j'aime bien celui-là, un bar «paradita», ensuite je mettrais AMITIE...».

« [...] i amigo me dice la "caña", así un poquito de canas, un paseito, me voy paca, por esto por esto vengo, y digo no me voy, ¡¡¡después no tranquilito NO!! Un poquito de can y se acabó, y me entretiene... »

«Mon ami me dit «la caña», donc un peu de cañas, une petite promenade, c'est pour ça que je viens, pas tranquillement NON ! Un peu de cañas et c'est tout, et je m'amuse... »

> Une histoire se forme autour du jardin et du récit du quotidien de chaque usager. Cultiver le jardin est un moment privilégié pour échanger et partager son quotidien avec les autres utilisateurs de l'espace. Les liens qui se créent entre les différentes personnes, la familiarité entre les individus et les surnoms participent à la formation du récit autour des potagers.

« hay este hombre que era un boxeador olímpico, gente no se de treinta años, normal, "quarantí" tanto anos, no más, si en su tiempo... y se llama... "Pampadillo"... gente que viene en coche »

«Il y a cet homme qui était boxeur olympique, des gens que je ne connais pas, trente ans, normal, «quarante» et tant d'années, pas plus, oui en son temps... et il s'appelle... «Pampadillo»... y'a des gens qui viennent en voiture».

« [...] tengo mucho vecinos aquí, un montón del Betis, algunos del Sevilla, pero me llevo bien con ellos, hay otros un poco menos sabes jaja... »

«J'ai beaucoup de voisins ici, beaucoup d'entre eux viennent du Betis, certains sont de Séville, mais je m'entends bien avec eux, il y en a d'autres un peu plus un peu moins tu sais haha...»

> L'homme du Tamarguillo et ses connaissances :

« Si, yo, aquí más de la mitad son del parque Alcosa, del barrio, ya yo vivo aquí desde 50 años, les conozco de siempre, de jugar con ellos de chico jaja, hay algunos no son de aquí, de un barrio próximo, pero la gran mayoría del barrio. »

«Oui, plus de la moitié d'entre eux sont du parc Alcosa, du quartier, j'habite ici depuis 50 ans, je les ai toujours connus, pour avoir joué avec eux quand j'étais petit haha, il y en a qui ne sont pas d'ici, d'un quartier voisin, mais la grande majorité est du quartier.»

Les discussions d'une parcelle à l'autre, de part et d'autre des chemins etc., créent à nouveau des scènes domestiques, la communauté devient une grande famille dont on suit l'histoire. Le jardin est un espace vers lequel convergent tous ces « itinéraires quotidiens » formant l'histoire de la communauté.

Cet espace dans lequel la population est à son aise semble pousser à la confession et au partage des souvenirs, des mémoires. Le jardin aiderait les gens à l'introspection et au partage d'un regard sur la vie. Quand l'homme du parc du Tamarguillo s'abandonne à parler de son enfance, les dames de Miraflores racontent leur jeunesse dans le quartier, leur situation conjugale etc.

Quant à Alfonso, il raconte sa jeunesse à Barcelone, la rencontre avec sa femme, les festivités à l'Alameda, son premier job, Franco, le betis etc.

De tous ces micro-récits émane une poésie générale associée au lieu.

La narration autour des souvenirs, des pensées, rappelle l'oisiveté, principal usage se faisant du jardin depuis des siècles. Dans les jardins, les horticulteurs se dessinent un paysage intérieur dans lequel leur esprit peut voyager à travers leurs souvenirs ou leurs rêves.

Les plantes et leur organisation suggèreraient à l'esprit tout un imaginaire fantaisiste, un lieu favorisant la rêverie.¹

La superposition de barrières, de haies, de rangs de culture, avec les arbres en arrière-plan et les micro architectures qui font pousser les légumes rappellent les châssis des décors de théâtre. Ces compositions par « calques » proposent des interstices à l'esprit pour voyager.

On pourrait comparer ce type de jardin aux jardins de fenêtres présents en grand nombre à Séville. En rapprochant ces deux techniques, on montrerait la spontanéité avec laquelle les sévillans superposent un « paysage naturel » avec le celui de la ville.¹

En entrant dans les jardins urbains, les sévillans pénètrent une sphère qui filtre les vues sur la ville. Ce phénomène participe à la création d'un espace personnel, avec un « paysage intérieur propre » dans lequel on peut rêver.

Xavier Monteys démontre que le principe de collection dans les maisons s'apparente à l'élaboration du jardin, comme un principe de conception instinctif dans lequel « l'ordonnance est définie par le désordre ».

On retrouve une pratique tout à fait similaire dans notre cas, quand l'accumulation d'objets en plus de la culture de plantes, devient un processus d'expression. Celle-ci, plus qu'une appropriation de l'espace, aiderait à sculpter ce « paysage intérieur propre » où toute narration est possible.

D'une manière spirituelle ou non, le jardin parle pour une population, il fait l'histoire d'un échantillon de celle-ci, d'une génération.



« Le jardin a une fonction apaisante. Il répond à l'hypertechnicité de nos sociétés.
Voilà sa grande modernité. Le jardin, c'est la paix. »

Jean-Marie Pelt, Des jardins et des hommes, 2016

3-LES MÉMOIRES DU JARDIN URBAIN

LECTURE DE LA VILLE PAR LES JARDINS

La « ciudad-agua »

Les jardins horticoles se sont toujours implantés près des cours et des sources d'eau. Séville s'étant transformée suivant l'eau et ses crues, les jardins ont fossilisé les changements morphologiques de la ville espagnole.

Ils marquent l'extension de la ville et rappellent que les espaces verts du centre d'hier sont ceux de la périphérie d'aujourd'hui. Au cours de l'histoire les potagers sont devenus les quartiers du centre et de sa première couronne et les fermes d'antan, autrefois éloignées de la ville, sont devenues les potagers de la périphérie d'aujourd'hui. À noter que les espaces publics ont conservé les noms des jardins disparus.¹

Les potagers urbains de la périphérie conservent une parenté forte avec les jardins de l'époque. Les usages se sont transmis à travers les siècles, perdus puis retrouvés selon les époques.

Au Moyen-Age, il était tout à fait normal de posséder son propre potager et de vivre de l'autoconsommation* à partir de la production de celui-ci.¹

*On note qu'aujourd'hui la production d'une parcelle individuelle serait suffisante pour nourrir toute une famille et plus (la valeur d'autoconsommation est toujours vraie).



1



2

1 Ramassage des pommes de terre, Miraflores
2 Tamarguillo, récupération de matériaux



1



2

La pétanque, Miraflores 1
San Jerónimo 2

Tandis que l'association d'un espace de loisir avec les potagers (à Miraflores et San Jeronimo) reflète tout à fait le 16ème siècle : les ducs pratiquent des jeux de balles (« juegos de pelota ») dans les jardins horticoles de la « Puerta Cordoba », hors de l'enceinte de la ville.



3



4

Vue de Séville 1560 3
«Montes», Miraflores, 1983 4

Un peu plus au sud, à « Puerta Osario » ou à « Puerta Carmona », se trouvent des lieux où s'accumulent les ordures et le fumier formant de véritables collines de déchets au 15ème siècle (rappelant la situation de Miraflores dans les années 80-90). Cet espace souffrait également des crues qui ramenaient les résidus des commerces de la ville.¹

1 - Romero Moragas, Carlos, Valor Piechotta, Magdalena, Sevilla extramuros exposición, Centro Cívico de La Buhayra, 19 de marzo al 4 de abril - Parque de Miraflores, 13 al 31 de mayo, 1998, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1998

1 - Romero Moragas, Carlos, Valor Piechotta, Magdalena, Sevilla extramuros exposición, Centro Cívico de La Buhayra, 19 de marzo al 4 de abril - Parque de Miraflores, 13 al 31 de mayo, 1998, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1998

3, 4 - Puente Asuero, Raúl, Los huertos urbanos de Sevilla : de la tradición a la novedad, Diputación de Sevilla, 2012

Ensuite, à partir du 18ème siècle, la promenade devient une fonction du fleuve (par exemple au niveau de la « Puerta Jerez », étant avant une simple zone de déchargement de marchandises précédemment). De la même manière, le parc de San Jeronimo propose une continuité de la promenade des bords de fleuve vers les potagers urbains.



1 Che. Viejo de la Algaba (bord du fleuve) 2 Entrée du Parc Jerónimo
3 Entrée dans les potagers 4 Chemin, sortie vers le quartier

De la même manière que l'initiative citoyenne de la fin du siècle dernier, le jardin romantique du 19ème siècle fût un outil de salubrité, permettant de rendre un espace délaissé « sain ».¹

En parlant des jardins de « las Delicias » que l'assistant de Felipe II mis en place en 1830 à Séville :

« [...] un plantel para la reposición de arboles y plantas, mejoró la acometida de agua desde el río [...] »

« [...]un plan de remplacemnt d'arbres et de plantes, a amélioré l'approvisionnement en eau à partir de la rivière [...] » (p.94)



Jardin del Valle, situé 1 en bordure Est de la muraille arabe

Plus généralement, les jardins actuellement présents, forment des espaces « vides », dégagés, dans un tissu dense. Ils situent pour certains l'emplacement précédant d'une industrie ou d'une manufacture. Ils dessinent une carte de cette « ville-eau », retraçant plaçant les différentes fonctions et les principaux axes associés.

Par exemple le jardin del Valle, marque l'ancien emplacement de l'usine de fabrication de poudre à canon. Le secteur de la macarena (Nord du centre historique) disposait d'une source d'eau pure (le puit de l'arzbispo) qui poussa les monastères à s'installer à proximité puis l'hôpital de la Macarena au 18ème (aujourd'hui le parlement, mais l'hôpital se trouve à côté). Les jardins s'implantaient à proximité pour en bénéficier également.¹

Jardins et infrastructures évoluaient ainsi conjointement, traçant des axes du centre vers la périphérie. La localisation des îlots de logements suit la forme des anciennes parcelles de potagers et des actuelles qui profitent toujours des puits de la ville.

¹ Romero Moragas, Carlos, Valor Piechootta, Magdalena, Sevilla extramuros exposición, Centro Cívico de La Buhayra, 19 de marzo al 4 de abril - Parque de Miraflores, 13 al 31 de mayo, 1998, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1998

Paysage traditionnel

Certains survivent à l'expansion à travers les âges comme Miraflores (Pino Montano aussi) qui autrefois était une oliveraie et une exploitation céréalière.¹ Certes l'usage présent diffère de celui du passé mais participe à la conservation d'un paysage traditionnel, originel.

Si l'on prend cette représentation de « del Valle », avec son organisation et sa spatialité, elle paraît analogue à son héritier, le parc Miraflores : la relation à la ville, tracée par les axes de circulation, l'utilisation du relief, le cour d'eau structurant l'espace, la juxtaposition de potagers et de vergers, l'utilisation d'arbres « à ombre » délimitant les parcelles.

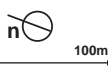
Jardin Del Valle, 1560 1
Miraflores, 2022 2



1



2



2 = <https://www.google.fr/intl/fr/earth/>

1 = Romero Moragas, Carlos, Valor Piechotta, Magdalena, Sevilla extramuros exposición, Centro Cívico de La Buhayra, 19 de marzo al 4 de abril - Parque de Miraflores, 13 al 31 de mayo, 1998, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1998

2 = López Gómez, César, Pasear Sevilla : el espíritu del jardín : doce itinerarios para sentir la ciudad a través de sus jardines, Granada, Entorno Gráfico, 2016

1 = Sylvie Mazzella, « La ville-mémoire Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », Enquête, anthropologie, histoire, sociologie, Marseille, 1996, n°4

MÉMOIRE COLLECTIVE

Fragments d'une unité historique

On citera Sylvie Mazzella, qui fait référence à Bernard Lepetit dans son article sur la « ville-mémoire » :

« Plus que de surimposition, de superposition ou de marquage, le territoire urbain est fait de « remplois », d'une « mise au présent » des formes anciennes : « La configuration de la ville, note B. Lepetit, résulte de l'enchaînement de l'ensemble des configurations précédentes. » B. Lepetit parle de régression à l'infini des processus d'adaptation et de résistance des groupes qui fait de la ville le lieu d'un processus permanent de réélaboration. »¹

Le jardin sévillan traditionnel et historique est un jardin méditerranéen. Il est au fil du temps un foyer intime qui permet de s'isoler et surtout un abri au climat si chaud de la péninsule ibérique.

Il émane d'un contexte « hostile » sec et aride, il protège, entoure, renferme.

Aujourd'hui on considère cette hostilité comme plurielle. Les habitants se créent un abri au climat mais aussi au dépaysement du quartier, à l'austérité de l'architecture et aux zones dangereuses (dans le cas du parc Estoril par exemple).

En plus de sa vocation de protéger, la culture méditerranéenne tend à recréer le paradis originel à travers le jardin, une oasis fertile qui encourage à la méditation et à l'oisiveté.

La dimension spirituelle et le concept de « repos éternel » perdurent suivant la transformation de la typologie. En revanche, la vocation productrice de nourriture issue de la culture arabe et romaine commence à se perdre à partir de la Renaissance. La périphérie se remplit d'infrastructures et les jardins à proximité du centre deviennent des jardins de promenade, de contemplation où l'aspect poétique et romantique prédomine.²

Ils sont des fragments de l'ancienne ceinture verte qui entourait la ville autrefois. Séville était tournée, orientée vers sa première source de nourriture, le rural. Aujourd'hui, ils forment des espaces plateformes entre la ville et la campagne, se définissant eux-mêmes comme des espaces « d'entre-deux ». Ils font la mémoire de ces espaces disparus.

La ville romaine puis musulmane, était directement liée aux fermes et potagers qui s'inscrivaient dans un circuit, une structure menant aux marchés du centre historique (cf...).

3-Romero Murube, Joaquín, Los jardines de Sevilla, Sevilla, Academia de Bellas Artes de Santa Isabel de Hungría, 1934

2-Michel Pétauud-Létang, Michel, Séville 2012 : d'une histoire, un futur, Paris, Oikema, 1992

1-Romero Moragas, Carlos, Valor Piechotta, Magdalena, Sevilla extramuros exposición, Centro Cívico de La Buhayra, 19 de marzo al 4 de abril - Parque de Miraflores, 13 al 31 de mayo, 1998, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1998



1 Rey Moro, les toilettes et chemin vers les potagers



Ainsi, quand le 20ème siècle fait des derniers jardins des objets de visite touristique (l'Alcazar, la Casa de Pilatos, la Casa de las Dueñas...), la revendication vicinale des années 80-90 revient finalement à la source de ce qu'était le jardin sévillan. Elle propose un jardin communautaire résolvant l'inimitié du quartier, favorisant le bien-être au quotidien tout en développant un « idéal » de jardin fertile.¹

Les jardins citoyens seraient alors une forme de synthèse de cet héritage ancestral. Murube montre la portée domestique du jardin à travers le patio. Séville a toujours connu une population en surdensité. Ainsi le patio (issu de la culture arabe et romaine) apporte un véritable luxe au quotidien du sévillan « capricieux », offrant un « ciel personnel », la possibilité de s'isoler du monde, de la ville. On le rapproche du potager urbain : il prolonge l'espace domestique à l'extérieur, il laisse passer, filtre, la lumière du soleil. Il exacerberait les sentiments de joie, de mélancolie, d'allégresse, les tristesses.

Pétuaud-Létang décrit la ville de l'époque Almohade (12ème siècle) comme une ville au caractère austère dont les façades sont très dépouillées, horizontales, avec peu d'ouvertures. À cette époque, les patios sont en revanche de « véritable palais » décorés...²

Cette déclaration complète les témoignages faisant passer leur jardin au premier plan de leur quotidien.

De plus, ces potagers de la périphérie héritent des caractéristiques du jardin hispano-musulman qui s'est développé à Séville avec ses propriétés en trames géométriques (en quinconce historiquement), sa luxuriance et son intimité (qui attire les curiosités).³

2-López Gómez, César, Pasear Sevilla : el espíritu del jardín: doce itinerarios para sentir la ciudad a través de sus jardines, Granada, Entorno Gráfico, 2016

1-Recuperar la Huerta del Rey Moro [en ligne], ABC de Sevilla, Mai 2005



Rey Moro, potagers 1

Le jardin du Rey Moro est celui qui représente le plus la pensée hispano-musulmane (il s'insère de fait dans une Noria d'un palais du 15ème siècle). Comme le jardin arabe, il est entouré d'un mur qui clôture l'espace de culture, il s'entoure d'une végétation feuillue tandis que sa spatialité se resserre au fil du cheminement, encourageant la rencontre. Tandis que Miraflores et son paysage rural s'apparente plus à la souche romaine, avec ses potagers et ses vergers. En revanche, sa densité végétale et son mélange de fruits et de légumes en font un héritier accompli de l'ancêtre arabe.

Cela nous renvoie au témoignage d'une utilisatrice du parc Estoril : « [...] pero bueno digo también los jardines tienen que formar parte del palacio, que es mi puerta, [...] pues como no lo vamos a cuidar si a mí me importa más eso que mi casa » (Cristina, residente durante 23 años, 16/12/2012).²

Le jardin citoyen aurait reproduit un modèle ancestral, « auto-conçu » et résilient. Il convient de se poser la question du ressort de la psychologie sévillane dans l'application d'un tel héritage. Par quel mécanisme mental la population entrerait directement en lien avec leurs ancêtres ?



1

Parcelle de Alfonso, 1
San Jerónimo
Bar «La Parra» 2
Bar «José Marever» 3



3



2

Généralement, ce n'est pas le dessin qui est le plus marquant intéressant pour l'entretien mais la discussion qu'il entraîne. On observe que les interviewés ont tendance à associer des jardins d'époque et d'esprit différents. Ils rendent ainsi certaines de leurs propriétés analogues. La plupart des habitants ne connaissent pas la chronologie des jardins dans la ville, pour certains ils n'ont pas connaissance des potagers de leur propre quartier. Ils portent une vision tout à fait spontanée et sensible sur ceux-ci, une vision qui fait primer les sentiments et les usages.

En revanche, Alfonso affine des sentiments équivalents aux potagers urbains et au parc Maria Luisa de style régionaliste par exemple. Pour Alfonso et l'homme interrogé au parc du Tamarguillo, il semblerait que la tranquillité, l'aspect naturel, « plus sauvage » du lieu prime pour l'appréciation du jardin. De surcroît, les espaces de l'expo 92 ne sont pas associés aux jardins urbains, Alfonso semble assez détaché de ces jardins qu'il considère comme « laids ».

Si le sujet des entretiens avec les habitants (ici, du quartier de San Jerónimo) ne se cantonne pas à l'espace des potagers urbains, on obtient des données différentes. On note une capacité à associer dans l'espace les jardins publics au quartier, à la routine. Les interrogés montrent le caractère consubstantiel du jardin et de l'architecture sévillane.

En élaborant un protocole pour faire dessiner les gens leur définition de « jardin » et/ou un « itinéraire vers le jardin » :

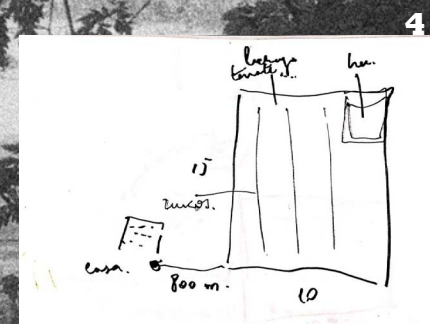
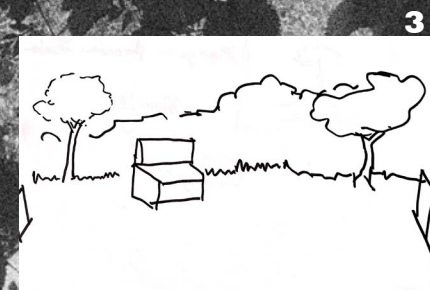
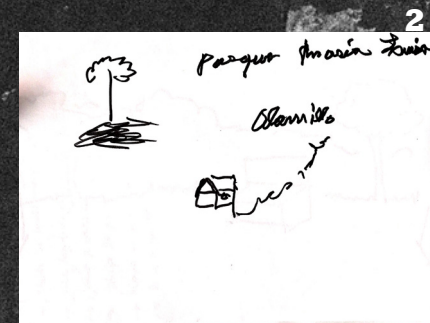
1

MI HUERTO ECOLOGICO ES PARA MI JUBILACION, ME DA ANIMOS Y EJERCICIO FISICO TIENE APROX. 100 MTS² NO JA MUCHA SATISFACCION VER CRECER MIS PLANTAS

JORDANO

BERBENTENS	SURCOS
TOMATES	
TOMATES	
TOMATES	
PIMIENTOS	
PIMIENTOS	
CEBOLLAS	
CALABACIN	
CALABAZAS	
CALABAZA	
JUDIAS VERDES	

CASETA
HEROUMENTO



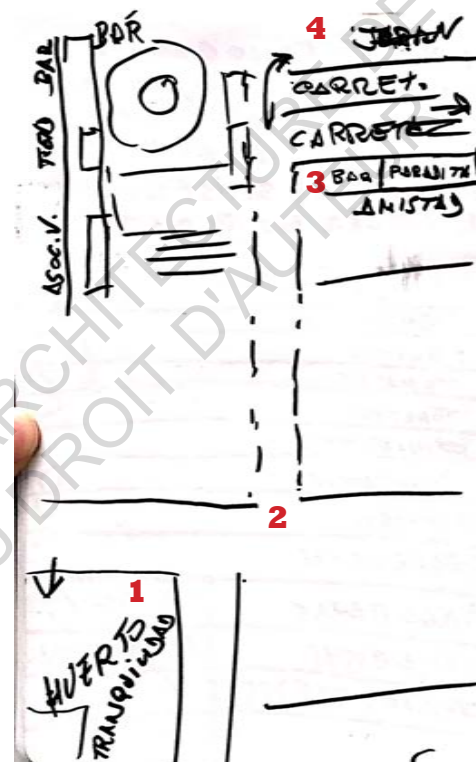
Le jardin d'Alfonso, Parcelle de Alfonso, San Jerónimo 1
Itinéraire pour une promenade dans un jardin, Bar «La Parra» 2
Une définition du jardin, Bar «José Marever» 3
Une définition du jardin, À l'arrêt de bus 4

On demande à Alfonso de dessiner son «quotidien». On en revient aux «Recits du quotidien» (cf p.56)

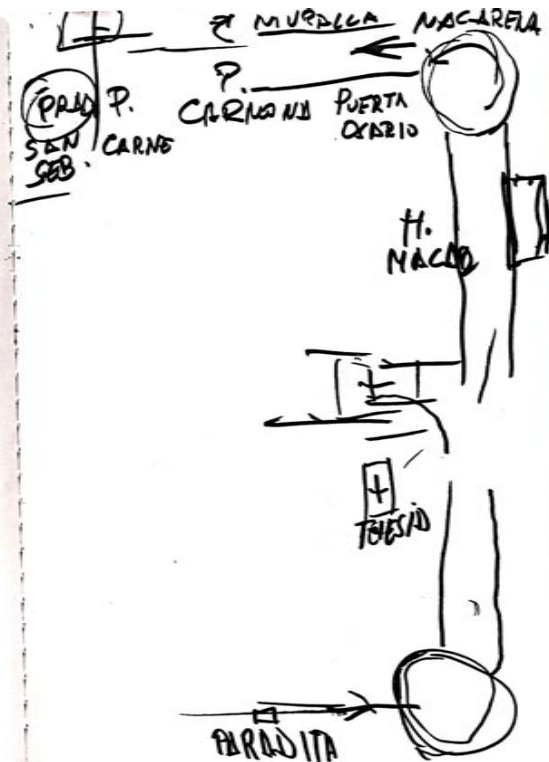
«[...] le jardin apparait comme la rotule qui articule ses déplacements et ses actions. On sent qu'un magnétisme se crée entre la casa, le quartier et le jardin, ce dernier étant le catalyseur de tous ces espaces.



|||||



Chemin du jardin à la casa



Chemin du jardin vers le parc Maria Luisa



1



2



3



4

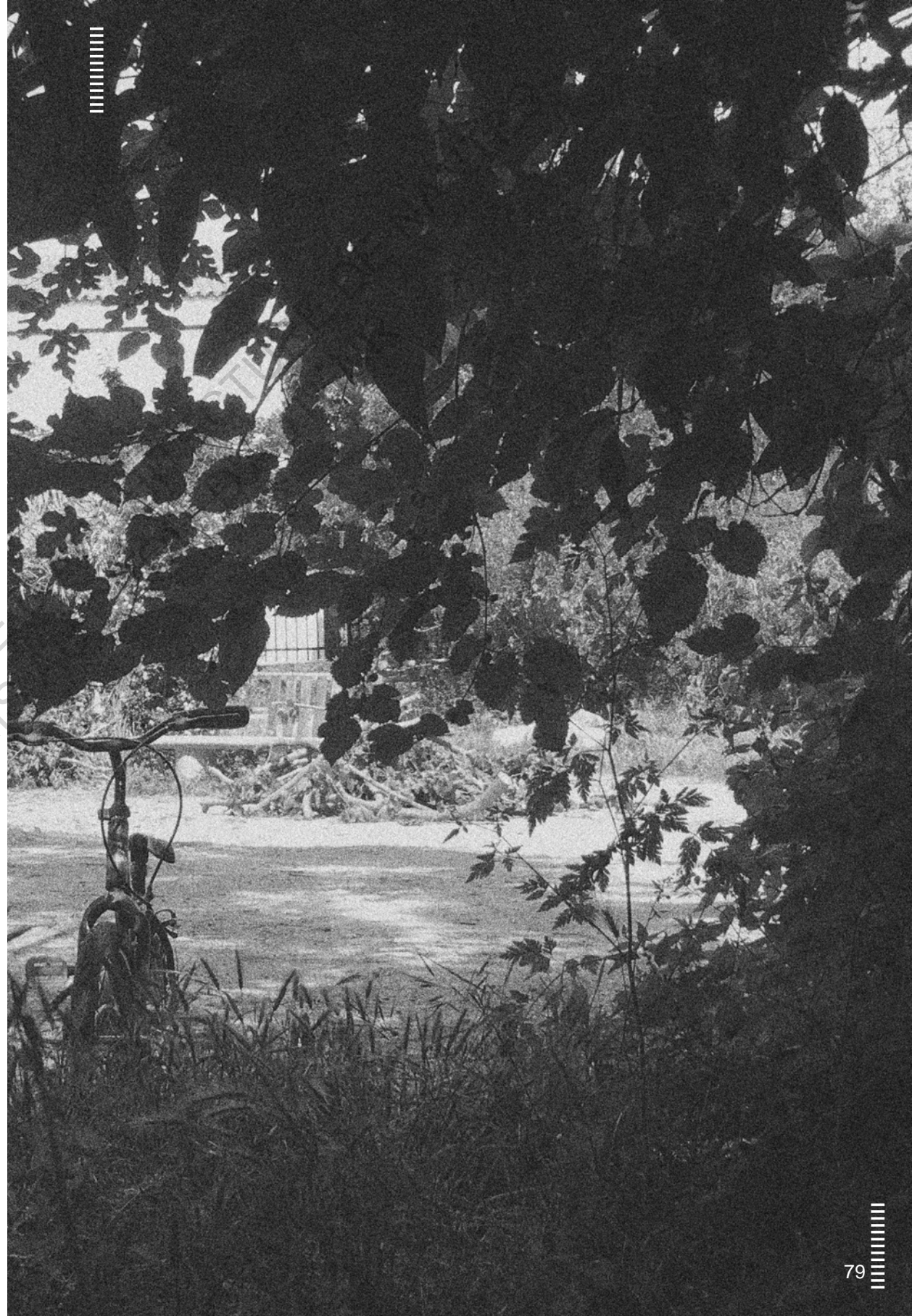
Les participants à l'initiative voulaient proposer un nouveau modèle de ville, une culture alternative, pour s'opposer aux changements de la ville. Ils sont inconsciemment tombés dans un modèle très traditionnel finalement.

Ainsi, si le parc Maria Luisa est si souvent cité comme jardin de référence par les usagers (ce qui n'a probablement pas été une référence pour les concepteurs des potagers) c'est qu'il fait partie d'une habitude d'une tradition. Maria Luisa est encore pratiquée par les touristes ET les sévillans. En plus d'y célébrer leurs communions, baptêmes etc. c'est le lieu qui marque les week-ends, le rassemblement familial. L'univers de la tradition est très présent dans le quotidien des sévillans : la « semana santa » remontant au Moyen-âge et la feria célébrée depuis deux siècles, se fêtent toujours avec autant d'effervescence.

Psychologie Sévillane

On ajoutera à cela une citation de l'article de Manuel Jesús Marchena et d'Enrique Gómez Hernández Martínez, qui se réfère à l'étude du professeur en psychiatrie Jaime Rodríguez Sacristán¹ : **«La psychologie du sévillan», que nous suivons dans ce chapitre, révèle que 85% de l'échantillon étudié dans son enquête est assez ou très intéressé par le maintien des traditions de la ville. Il s'agit d'un pourcentage très majoritaire, qui doit sans doute inclure un spectre plus large de nuances dans cette évaluation du traditionnel. »**

Les jardins d'initiative citoyenne émergent d'un fond de pensée tourné vers la conservation d'une tradition. La volonté des concepteurs de proposer une nouvelle forme de jardin se place finalement dans l'héritage d'une culture. Celle-ci fait tout de même de ces espaces une critique des jardins qui « travestissent » la pensée « ancestrale » comme les jardins « touristifiés » ou le jardin de la renaissance, du baroque* ou romantique qui exacerbait les disparités sociales (et Nord-Sud). En outre, ces deux derniers types ne convenaient pas de fait au climat sévillan (effervescence de fleurs qui ne résistent pas au soleil et dégauchement spatial sans ombrage).



Transmission d'un savoir

Les premiers potagers, soit ceux de Miraflores, étaient avant tout un « pré-texte » au développement d'une éducation nouvelle pour les enfants du quartier. Les premiers militants étaient par ailleurs membres d'une association de parents d'élèves qui revendiquait un besoin « d'éducation écologique ». Les concepts de jardins scolaires, les itinéraires pédagogiques, la « serre des jeunes » s'adressant aux adolescents, furent créés au moment du projet.

On observe donc une véritable intention de transmettre un savoir, d'éduquer à travers le jardin. En plus de cela, les jardins de « loisir » accueillent des ateliers pour des groupes aux profils sociaux défavorisés, des handicapés physiques ou mentaux, des schizophrènes, des autistes, des drogués en cure de désintoxication... Des ateliers sur ces potagers sont organisés pour penser l'amélioration du jardin et s'organisent en « chantier collectif ».

Les itinéraires pédagogiques tendent eux à développer un savoir culturel et historique autour de parc de Miraflores et de ses vestiges. etnoécologie

Ces mises en place « officielles », plus dissimulées dans l'espace du parc, ont probablement développé une portée culturelle considérable chez ces groupes de pairs.

Cependant, cette forme de jardin ne possède pas le caractère public des parcelles de potagers ouvertes aux habitants de la ville. Elles aussi sont fermées (dans un parc clôturé) par de hauts grillages mais ne sont pas en accès direct avec la rue. À Miraflores et à San Jeronimo, elles sont isolées du reste des parcelles. Spécialement à Miraflores elles sont isolées spatialement du quartier et du reste du parc qui par son échelle amplifie le sentiment d'éloignement. Elles perdent la dimension historique de jardin ancré dans la trame urbaine. L'ouverture de celles du Rey Moro est vectrice d'interactions sociales. Les familles se rencontrent et leurs enfants par le même biais. Toutes les générations se côtoient. Sa liberté d'appropriation spatiale permet l'introduction de l'usage quotidien plus facilement. Après être allés chercher les enfants à l'école, les parents arrivent à Rey Moro et se posent dans le jardin. Les enfants jouent à côté des retraités, présents dans les jardins depuis plusieurs heures.

En plus des potagers scolaires et sociaux (de Miraflores par exemple), on estime les parcelles individuelles aussi favorables à la transmission de savoir. L'intérêt particulier de celles-ci est le brassage intergénérationnel et de groupe de pairs qu'elles concèdent à travers la création de la communauté (ce qui n'est pas le cas des jardins « pour » enfants, « pour » handicapés ou « pour » les personnes en réinsertion).

Les familles et leurs enfants rencontrent les plus anciens du quartier, qui entretiennent des relations depuis l'enfance pour certains. Une transmission de savoirs et un don de soi s'effectue à travers la convivialité et le partage des légumes. Comme évoqué précédemment, les horticulteurs se connaissent entre eux et développent une proximité alors que l'échange de légumes est une habitude assez fréquente.

> En parlant au propriétaire d'une parcelle au parc du Tamarguillo

[...] esto por los vecinos, la música, uno va una cosa a otra. Eso es porque le gusta, y el mismo trabajo de veinte de da cuarenta plantas y luego...lo que hace con eso que lo regala.

¡Ah está bien! Así que es un intercambio también.

Normalmente lo da, hombre, si tiene algo que el vecino no tengo, bueno... por alguien que tiene tomate, uno que tiene lechuga y lo cambiamos, pero vamos, interés. Interés sin interés.

Me gusta el facto que hay calles, que es una pequeña ciudad al final no?

Si jaja, ¿son huertos familiares no?

«[...] ça pour les voisins, la musique, on passé d'une chose à l'autre. C'est parce qu'il aime ça, et le même travail de vingt de donne quarante plantes et puis... ce qu'il fait avec ça il le donne.

Ah, c'est bien ! Donc c'est aussi un échange...

Normalement il donne, mec, s'il a quelque chose que le voisin n'a pas, bon... pour quelqu'un qui a une tomate, un qui a une laitue et on échange, mais allez, l'intérêt. Pas d'intérêt sans intérêt.

J'aime le fait qu'il y ait des rues, que ce soit une petite ville à la fin, n'est-ce pas ?

Oui haha, ce sont des jardins familiaux, n'est-ce pas ?»

On pourrait s'accorder à dire que l'éducation plus formelle des jardins éducatifs complète la transmission plus informelle d'un savoir dans les potagers individuels.

De la même manière, quand les « huertos escolares » enseignent des vertus écologiques, les habitants se transmettent des savoirs sociaux, urbains, issus du « typique ». Ce sont des savoirs pluriels qui « se vivent », comme des compétences culinaires.

Si on note la récurrence des sujets culinaires dans les discussions des horticulteurs, ces connaissances transmises englobent tout un savoir-faire local, ancestral.

Ces derniers participent à transmettre aux jeunes générations, en plus d'une culture alternative, un goût pour leur histoire, pour leur ville et ainsi à développer un intérêt pour la penser.

Il faut ajouter à cela, le mélange inter-quartier qui s'effectue sur les jardins publics et qui participe à la circulation d'un savoir plus dense, plus varié, qui devient « collectif » et personnel.

Ainsi, les jardins citoyens sont l'expression d'une mémoire collective, ancestrale, mais participe également à la perpétuité, à l'amplification de celle-ci.

De plus, on a évoqué la capacité des sévillans à rassembler les jardins, les associer aux quartiers. En se déplaçant du quartier au jardin, en échangeant avec les autres habitants, ils développent une capacité à se repérer dans la ville à partir des jardins.

On remarque la facilité des horticulteurs à évoquer d'autres jardins présents dans la ville, à les comparer avec celui qu'ils utilisent. Ils connaissent les habitants du quartier et ceux qui viennent au jardin et savent d'où ils viennent.

Il se développe un réseau d'habitants avec un savoir, des codes propres. Cette culture se structurerait sur une « cartographie mentale collective » des jardins.

On suppose que cette « géographie mentale » s'ancre dans les esprits d'un échantillon de la population sévillane. Si ceux-ci étaient amenés à participer à la fabrique de manière directe ou indirecte (en discutant avec des élus par exemple), une prise en compte de ces jardins de manière consciente (ou inconsciente) se ferait.

JARDIN ARCHÉOLOGIQUE

Patrimoine naturel

En plus de la redécouverte d'un patrimoine local, l'initiative citoyenne permet la conservation d'un patrimoine « vert ». Par exemple, les potagers du Rey Moro permettent par leur création de maintenir la présence des arbres à la place de la construction de nouveaux logements. Ceux-ci se composent de figuiers, de muriers, de citronniers et d'orangers et favorisent leur développement. En plus de récupérer une des parcelles de jardins les plus « ancienne » de Séville, elle projette la réintroduction de plantes médiévales.

La mise en place du jardin fait la mémoire de la flore originelle, de la faune qui s'y développe, de la parcelle en tant qu'espace.

En effet, le jardin donne ici une dimension patrimoniale à l'espace lui-même qui devient richesse par sa rareté et qui fait mémoire de la vieille ville.

À Miraflores, on observe le même système de « revitalisation » d'arbres et de plantes originelles, auxquelles on ajoute ensuite de nouvelles plantations.

Le jardin urbain montre également certaines limites à la protection patrimoniale : le palais du Rey Moro ayant été classé en 2001 comme bien d'intérêt patrimonial, il forme une véritable contraposition avec la politique locale : à quoi bon classer un monument pour le cacher derrière des bâtiments ? Ayant été pensés conjointement, le bâtiment a-t-il plus de valeur que son jardin ?

Elle requestionne aussi la théorie de Gilles Clément selon laquelle le « **patrimoine est incompatible** » avec le tiers-paysage.² Ici, si le jardin est considéré comme une intervention patrimoniale, le patrimoine « fait » tiers-paysage.

Les potagers de San Jeronimo se trouvent à l'interface de zones naturelles non anthropisées, les bords du fleuve, de zones anthropisées, stations d'épuration de l'eau et début des logements. Ils se trouvent à la frontière de deux types d'espaces forts : la périphérie urbaine et le rural qui sont séparés par la ligne de chemin de fer et la rivière du Tarmaguillo qui passe au nord de la ville.

San Jeronimo est à considérer comme un espace semi-anthropisé où potagers et nature sont en dialogue. Les potagers s'insèrent donc sur une parcelle formée de nombreuses limites sur lesquelles se forment de « micro-délaissés » entre les espaces « gérés » (ces limites possèdent une « épaisseur » végétale). Des tiers-paysages croient au niveau de ces frontières entre délaissés et zones exploitées (la station, le quartier, les potagers, le parc, et les voies de circulation) dans le parc et au niveau de son périmètre. En plus des limites, le fleuve et le chemin de fer sont des zones peu entretenues et constituent des espaces de réserve où une flore sauvage pousse. Ces zones s'étendent, se « fauillent », à travers la trame urbaine, et se rejoignent en des points de rencontres formant une continuité biologique. Celle-ci pourrait constituer une longue suite de plantes suivant le fleuve, le traversant par le nord et rejoignant les bords de fleuve opposés où se trouvent de nouveaux délaissés en bordure du parc Alamillo. D'une certaine manière, les deux parcs se rejoignent par les plantes formant un lien végétal entre deux pôles.



1-San Jerónimo et ses alentours



1-San Jerónimo et ses alentours



2-Les bords du Guadalquivir



2-Les bords du Guadalquivir



3-Miraflores et ses alentours



3-Miraflores et ses alentours



4-Rey Moro



4-Rey Moro



Autrefois un vivier, le parc de San Jeronimo est devenu grâce à sa reconversion, un lieu dont le « maillage » végétal établit et conserve une flore qui pousse depuis des millénaires. C'est une flore « mémorielle » qui dialogue avec la ville étendue.

On assume que ces espaces jouissent de leur localisation au nord de Séville, où l'entretien se fait plus rare. De fait, on rappelle que la ville n'intervient pas dans l'entretien des parcelles de potagers mais dans l'espace du parc.

Ensuite, à San Jeronimo, Miraflores ou Rey Moro (comme dans les autres jardins), on identifie ces mêmes « limites » à l'intérieur du jardin. Entre chaque parcelle, sur leur périphérie, s'agglutinent des plantes sauvages formant des « haies naturelles ». Sur chaque tiers-paysage se développe un petit écosystème qui contribue à la constitution de la valeur mémorielle.

Ainsi, les potagers influent à différentes échelles pour la « sauvegarde » du territoire, pour recréer un « paysage mémoriel ».



Miraflores 1

Patrimoine « immatériel »

L'initiative citoyenne permet au cours de l'« okupation¹ » des délaissés, la découverte d'un certain nombre d'éléments architecturaux issus de différentes époques.

La création de l'association de voisins de Miraflores a permis la découverte d'un domaine Albarrana du 8ème siècle, avec un système hydraulique lié à des « piscines », à des puits, à une citerne à eau, un pont à trois arcs du 17ème siècle, un moulin à huile d'olive du 18ème siècle, le seul séchoir à tabac de la ville, tout le verger de Miraflores et sa tour d'origine Mudéjar du 14ème siècle et les potagers eux-mêmes étant le renouveau des potagers d'antan.²

Le nettoyage et l'investigation du site permet donc la découverte d'une richesse culturelle ensevelie qui était ignorée. Le site de potager permet la « projection » de la ville passée contribuant à écrire son récit.

Dans ce cas, la « construction » du jardin apparaît comme un outil de récupération patrimoniale, comme une intervention patrimoniale à part entière.

On considère que son « immatérialité », son aspect « non-construit » lui permet de faire apparaître « sans toucher » les vestiges de la ville passée. Elle permettrait de ne pas « canaliser » une époque mais de conjuguer les différentes temporalités.

À l'inverse, la ville se construit sur elle-même au cours de son histoire. Elle se compose de différentes « strates » superposées qui se cachent conjointement.

Le jardin, lui, propose une vision stratifiée de la ville, décompose le temps.

Ici, on partage donc à la vision d'Asuero qui affirme que les jardins urbains forment une continuité entre le passé et le présent. En revanche, notre propos tend à montrer une connexion moins « quantifiable », plus spirituelle entre les sévillans et leur histoire.

La découverte « par hasard » de ces vestiges révèle une nouvelle fois « l'inconscience »* (au sens psychologique du terme) avec laquelle les citoyens se tournent vers leur passé, vers leur tradition.

*« Caractère de phénomènes inaccessibles, par nature, au champ de la conscience. » CNRTL.

¹ - Raúl Puento Asuero, « Les jardins urbains de Séville », Revue d'éthnoécologie, Séville, 2015 : « Mot dérivé d'« occuper », utilisée par des groupes alternatifs, antisystème et avec une forte charge politique. »

² - Puento Asuero, Raúl, Los huertos urbanos de Sevilla : de la tradición a la novedad, Diputación de Sevilla, 2012

Régénération quartier

On observe dans différents cas que la récupération et la mise en valeur d'un patrimoine local participent à la régénération plus large du lieu dans lequel il se trouve, d'un quartier par exemple (celle-ci pouvant néanmoins devenir un prétexte à l'urbanisation et bouleverser le contexte patrimonial).

Ici, on traite d'une situation qui est opposée : c'est la régénération d'un espace du quartier, à travers la mise en place de potagers, qui permet la récupération d'objets patrimoniaux.

Asuero présente les potagers comme d'éventuels outils futurs de récupération urbaine.

À Miraflores par exemple, on perçoit difficilement une régénération physique à l'échelle du quartier. De surcroît, le phénomène d'expansion urbaine fut si bref qu'il est difficile de quantifier l'influence des potagers sur l'espace public en périphérie du parc et à l'échelle des logements. On observe que la trame urbaine tend plutôt à évoluer « à côté » des jardins urbains.

À San Jeronimo, les potagers occupent un espace « déjà » urbanisé par la ville, et s'implantent dans une trame préétablie par l'exposition de 1992.

On en conclut que les jardins sont aujourd'hui des outils de régénération de vie de quartier, constituant un lieu symbolique, de référence, s'adaptant aux usages quotidiens.

On suppose que si les citoyens et la ville arrivent à une collaboration alors cette typologie pourrait devenir un outil pour connecter les fragments de la structure urbaine. On pourrait imaginer de telles interventions sur l'île de la Cartuja. Le site étant constitué de nombreux délaissés, l'intervention devrait prendre en compte la formations des tiers-paysages. L'aménagement en lui-même « va » certes contre le concept de tiers-paysage, cependant le développement des écosystèmes s'établit sans doute de manière assez réduite sur les étendues vides de parking en asphalte par exemple (partie côté ouest, aux bords du « vrai » Guadalquivir).

Patrimoine vivant

Les jardins urbains constitueraient donc un « patrimoine vivant » *, par leur caractère organique, qui pousse, qui grandit. Ils sont vivants car ils permettent de révéler la mémoire d'un lieu et de l'inscrire dans le présent, ils « font » un patrimoine en mouvement (qui ne le figent pas, qui permettent sa possible évolution, une interprétation nouvelle).

*notion abordée en cours de « paisaje, ciudad y arquitectura en Andalucía » à l'ET-SA de Séville en 2021

C'est un « patrimoine vivant » car il se crée par les citoyens qui le vivent, qui le pratiquent, par les événements qui y sont organisés, revenant à cette notion de patrimoine « immatériel », au sens que lui donne l'UNESCO en 2001 par Texte de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel.¹

« les pratiques, représentations, expressions, connaissances et savoirs-faire [...] transmis de génération en génération, sont recréés en permanence par les communautés et groupes en fonction de leur milieu, de leur interaction avec la nature et de leur histoire, et leur procure un sentiment d'identité et de continuité [...] ».

Cette mémoire collective, ce savoir commun, « feraient » ce patrimoine immatériel. En cela, les jardins périphériques sont porteurs d'un bagage qui « parle » de Séville.



1

Assemblée du dimanche matin Rey Moro 1

CONCLUSION

Les jardins urbains sont des espaces mémoriels en rupture avec les politiques urbaines de ces dernières années. Dans une « surabondance événementielle », ils racontent l'histoire de Séville.

En « okupant », en réutilisant des parcelles sévillanes, les citoyens ont confronté la ville à des problématiques urbaines à l'échelle du quartier. Ils ont montré l'incapacité des politiques à « s'engager » dans ce type de contexte, « n'agissant » pas mais conservant leurs droits. La ville s'est illustrée avec une politique « opportuniste » et « passive ». Elles laissent dépérir des espaces qu'elle peut reprendre aux usagers qui y ont installé leur quotidien.

Les jardins offrent une lecture du fonctionnement de la politique sévillane. Les instances administratives souhaitaient proposer une vision nouvelle de la fabrique de la ville. Elles ont pourtant reproduit les erreurs de l'exposition de 1929 et des aménagements franquistes avec l'exposition de 1992 et les constructions du 21^{ème} siècle. Ils montrent qu'à travers des « solutions » de grande ampleur, Séville aspire à résoudre ses problèmes économiques et urbains. Celles-ci furent source de disparités sociales et d'inégalités de manière récurrente.

La politique internationale et touristique de ces dernières années est l'héritage du « Spain is different » et du folklorique de Franco. En multipliant les initiatives à travers la périphérie, les habitants ont révélé les « plans d'image » qui se cachaient derrière les « plans stratégiques » de la ville.

La ville fait des choix préférant la construction d'une « image urbaine » plutôt que la régénération de ses quartiers. Ses décisions suivent un « marketing urbain » (exemple : immédiateté de la création du parc Alamillo (1992) et de la légalisation du parc San Jeronimo (1994) tandis qu'une lutte s'opère de 1983 à Miraflores).

La répartition des biens économiques cherche le rayonnement international plutôt que le bien-être local. La Torre Sevilla est construite par une banque qui bloque ses prêts pour l'achèvement de logements collectifs sur l'Isla Cartuja, par exemple.

L'introduction des potagers urbains dans le plan d'urbanisme de 2019 n'a que peu d'effet sur leurs espaces et leurs quartiers. La démarche événementielle se créant autour relève probablement plus d'une vocation publicitaire qu'urbaine. La ville reconnaît les jardins et valorise leur existence comme un modèle reproductible hors de la ville, mais ne les considère pas comme un outil de connexion et de valorisation du quartier.

Aujourd'hui, le jardin de Rey Moro est le seul par son « alégalité » à avoir conservé son caractère d'espace public et libre d'accès. Les autres ont cessé d'être « citoyens » depuis qu'ils sont devenus « subventionnés ».

Le modèle pose aujourd'hui problème. La ville conserve un contrôle sur ces espaces en les subventionnant. Les subventions étant insuffisantes, il est impossible pour les associations de prévoir une quelconque évolution pour leurs potagers urbains. Les jardins ne peuvent s'étendre et se trouvent bloqués par leur capacité d'accueil. Ils privilégient actuellement un échantillon de la population qui n'en a pas le plus besoin. Si les jardins doivent redevenir « libres » il faut repenser le modèle de parcelles individuelles (qui couvrent « largement » les besoins d'une famille), qui servent une majorité de couples de retraités.

Aujourd'hui, on considère que les jardins urbains doivent choisir entre deux schémas :

- Continuer à non-mercantiliser l'espace, restreignant l'accès, perdant le caractère public d'une certaine manière (en privatisant d'un point de vue factuel).
- Mercantiliser l'espace pour l'étendre et libérer l'accès à plus de personnes, perdant le caractère public d'une autre manière (en privatisant d'un point de vue légal).

Outre leurs problématiques administratives, ces espaces qui font les mémoires de Séville, ont permis aux habitants des quartiers périphériques de se connecter avec le passé de la ville, avec leur passé. La psychologie sévillane, tournée vers les traditions, a joué un rôle décisif dans la mise en place de ces espaces et de leur appropriation. Comme les politiques, les citoyens ont inconsciemment re-élaboré la ville sur un modèle ancien, réinterprétant un passé plus lointain. Les horticulteurs (concepteurs et utilisateurs) ont reproduit les usages des ancêtres sévillans en les incluant dans une trame urbaine qui a explosé. Ils ont re-exprimé le jardin dans son caractère primitif et ont reproduit une scénographie du jardin hispano-musulman, lui-même porteur d'un bagage romain, arabe et catholique. Les fonctions et les formes de ce « hortus conclusus », héritage perdu au cours de la Renaissance, du Baroque et du Romantisme, sont donc réintroduites dans la vie urbaine à la fin du 20^{ème} siècle et au début du 21^{ème} siècle.

Les jardins urbains font les mémoires de la Séville rurale, agricole, horticole, du hors-les-murs, à l'extérieur du périmètre de la cité gentrifiée, « touristifiée ». Quand on visite les potagers urbains, on reçoit un bon accueil car on ne vient pas consommer leur culture, on « l'écoute ». Les habitants ont agi en exprimant une mémoire collective, ils ont permis, grâce à ces jardins horticolas, la conservation de coutumes, de traditions et de savoirs socio-culturels. L'initiative des jardins urbains a permis la découverte d'un patrimoine sévillan, inconnu jusqu'alors, contribuant à la reconstitution et à la narration d'un paysage originel. Ils réemploient une végétation oubliée, conserve l'existante et crée de fait, des continuités biologiques vectrices de tiers-paysages. Ces espaces sont pour la plupart, à la limite du territoire urbain et rural. Espaces « tampons », ils font entrer la campagne dans la ville. Les jardins « font » patrimoine et rendent cette notion plurielle. Ils ont montré une nouvelle fois, la « distance » des politiques urbaines avec la densité historique de la capitale andalouse.

Le « micro-quartier » qui s'établit autour des jardins urbains est le support de ces mémoires sévillanes. Sa possibilité d'appropriation donne au lieu son caractère « habitable », chaque usager se créant un second espace domestique, extension de leur logement. C'est un espace qui forme le palais, essentiel au quotidien. Ce dernier leur permet de vivre une histoire, une tradition, de ramener de la poésie et du rêve dans leur routine, de réfléchir, de penser, et bien entendu de se nourrir. Il leur donne accès au bien-être, aux loisirs et aux rencontres. La communauté occupant le jardin, fait vivre un espace autrefois en proie au manque d'infrastructures et d'espace commun public. Il leur permet de « sortir » de la ville, d'entrer dans un univers personnel, organique, théâtre de leurs mémoires.

La flexibilité spatiale, la caractéristique organique et sa capacité de rassemblement, ont fait du jardin une typologie d'évidence pour recycler les délaissés de l'expansion urbaine frénétique du 20ème siècle. En plus de proposer une culture alternative, on considère que les potagers urbains sont des espaces d'expression pour « exister » aux yeux de la ville, pour « exister tout court ».

De nos jours, l'aspect mémoriel est constitué par le réseau des rencontres entre les horticulteurs et avec des acteurs externes (fablab ou Recetas Urbanas par exemple). De plus, les mouvements que les jardins déploient dans la ville constituent une cartographie mentale transformant les jardins urbains, les parcs et jardins intra et extra muros, en points de repère. Ils font partie d'un itinéraire quotidien, du récit des citoyens.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES :

Vázquez, José Andrés, *El Barrio de Santa Cruz de Sevilla : ciudad-jardín*, Madrid, Comisaría Regia del Turismo y Cultura Artística, 1919, 40 p.

Romero Murube, Joaquín, *Los jardines de Sevilla*, Sevilla, Academia de Bellas Artes de Santa Isabel de Hungría, 1934, 22 p.

Petuaud-Letang, Michel, *Séville 2012 : d'une histoire, un futur*, Paris, Oïkema, 1992, 184 p.

Santotoribio Sumariba, José, *Sevilla en la vida municipalidad : (1920-1991)*, Sevilla, Sevilla Guibusur, 1994, 572 p.

Romero Moragas, Carlos, Valor Piechotta, Magdalena, *Sevilla extramuros exposición*, Centro Cívico de La Buhayra, 19 de marzo al 4 de abril - Parque de Miraflores, 13 al 31 de mayo, 1998, Sevilla, Universidad de Sevilla, 1998, 241 p.

Sánchez Mantero, Rafael, *Historia breve de Sevilla*, Madrid, Ediciones Silex, 2000, 134 p.

Clément, Gilles, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Sens & Tonka, 2004, 73 p.

Hidalgo García, María Victoria, Arena Rojas, Angela Victoria, *Calidad de los barrio sevillanos y bienestar familiar*, Sevilla, Imprenta Municipal Ayuntamiento de Sevilla, 2012, 151 p.

Puente Asuero, Raúl, *Los huertos urbanos de Sevilla : de la tradición a la novedad*, Diputación de Sevilla, 2012, 205 p.

Clément, Gilles, Lonsdale, Michael, Pelt, Jean-Marie, Scheyder, Patrick, *Des jardins et des hommes*, Paris, Bayard, 2016, 160 p.

López Gómez, César, *Pasear Sevilla : el espíritu del jardín : doce itinerarios para sentir la ciudad a través de sus jardines*, Granada, Entorno Gráfico, 2016, 269 p.

Monteys, Xavier, *La casa como jardín*, Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 2021, 184 p.

ARTICLES DE REVUE :

Mazzella (Sylvie), « La ville-mémoire Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », *Enquête, anthropologie, histoire, sociologie*, Marseille, 1996, n°4 p. 171-189.

Concha Langa Nuño, « La formación del Franquismo en Sevilla. La fiestas políticas durante la guerra civil », *RevHis*, n°910, 2000, p. 345-371

Maja Jariego (Isidro), « Sentido de comunidad y potenciación comunitaria », *Apuntes de Psicología*, Sevilla, 2004, n°22 p. 187-211.

Guerrero Mayo, María José, y López Igual, Purificación, « Políticas urbanas en la ciudad de Sevilla ». *Geopolítica(s)*, Revista de estudios sobre espacio y poder, vol. 3, n°1, 2011, p. 61-81.

Glenda Dimuro Peter et al, « La agricultura urbana en Sevilla: entre el derecho a la ciudad y la agroecología », *Hábitat y Sociedad (issn 2173-125X)*, n°6, 2013, p. 41-6.

García Herrera (Luz Marina) et al, « Apropiación y Sentido de Pertenencia en el Espacio Público: Parque Estoril (SEVILLA) », *Revista Latino-americana de Geografía e Género*, Ponta Grossa, 2015, n°6, p. 1-11.

Puente Asuero (Raúl), « Les jardins urbains de Séville », *Revue d'ethnoécologie, Villes vivrières*, Séville, 2015, n°8, p. 1-15.

Jesús Marchena, Manuel Gómez Hernández Martínez, Enrique, «Sevilla en la primera década del siglo XXI», Boletín de la Asociación de Geógrafos Españoles, n°70, 2016, p. 393-417

Jesús Solís Ruiz, « Un marco de análisis para el estudio de las políticas públicas durante el franquismo: las viviendas sociales en Sevilla (1961-1978) », Memoria Y Civilización, n°21, 2018, p. 335-462

Jaime Jover, Ibán Díaz-Parra, « Gentrification, transnational gentrification and touristification in Seville », Urban Studies, n°57, 2018, p. 335-462

del Viso, Nuria; Fernández Casadevante, José Luis; Morán, Nerea, « Cultivando relaciones sociales. Lo común y lo “comunitario” a través de la experiencia de dos huertos urbanos de Madrid », Revista de Antropología Social, vol. 26, n°2, 2017, p. 449-472

Monteys, Xavier, « La arquitectura de la comida », Quaderns, n°271, 2018, p. 9-18

Puche-Ruiz, María Carmen, «Adoctrinamiento turístico de los españoles en el primer franquismo: la “españolada” cinematográfica y la “diferencia” nacional asociadas a Andalucía (1940-1959) », Investigaciones Turísticas, n°22, 2021, p. 327-353

ARTICLES DE PRESSE :

Recuperar la Huerta del Rey Moro [en ligne], ABC de Sevilla. Mai 2005. Disponible sur https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-recuperar-huerta-moro-200505100300-202387316960_noticia.html

Los huertos urbanos peligran por falta de fondos [en ligne], ABC de Sevilla. Abril 2010. Disponible sur https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-huertos-urbanos-peligran-falta-fondos-201004300300-140110867147_noticia.html

La gestión de los huertos urbanos pasa a ser «pública y sin subvenciones» [en ligne], ABC de Sevilla. Abril 2012. Disponible sur https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-gestion-huertos-urbanos-pasa-201204160000_noticia.html

La Junta convierte en huertos urbanos 42 hectáreas de suelo público sin uso [en ligne], ABC de Sevilla. Janvier 2014. Disponible sur <https://sevilla.abc.es/andalucia/20140129/sevi-junta-convierte-huertos-urbanos-201401291302.html>

El Ayuntamiento de Sevilla invertirá 120.000 euros en un amplio programa de actividades en huertos urbanos [en ligne], ABC de Sevilla. Mai 2016. Disponible sur https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-ayuntamiento-sevilla-invertira-120000-euros-amplio-programa-actividades-huertos-urbanos-201605271623_noticia.html

Últimos pasos para hacer realidad los primeros huertos urbanos de Dos Hermanas [en ligne], ABC de Sevilla. Mai 2016. Disponible sur https://sevilla.abc.es/provincia/dos-hermanas/sevi-ultimos-pasos-para-hacer-realidad-primeros-huertos-urbanos-hermanas-201605241324_noticia.html

Montequinto ya tiene listos sus primeros huertos urbanos [en ligne], ABC de Sevilla. Octubre 2017. Disponible sur https://sevilla.abc.es/provincia/dos-hermanas/sevi-montequinto-tiene-listos-primeros-huertos-urbanos-201710100727_noticia.html

Utrera sigue apostando por los beneficios de los huertos urbanos [en ligne], ABC de Sevilla. Septiembre 2019. Disponible sur https://sevilla.abc.es/provincia/utrera/sevi-utrera-sigue-apostando-beneficios-huertos-urbanos-201909140842_noticia.html

Abierto el plazo para asistir a los campamentos en huertos urbanos de Sevilla [en ligne], ABC de Sevilla. Juin 2020. Disponible sur https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-abierto-plazo-para-asistir-campamentos-huertos-urbanos-sevilla-202006100719_noticia.html

El Ayuntamiento pone en marcha a partir de abril un programa para fomentar los huertos urbanos sevillanos [en ligne], ABC de Sevilla. Mars 2021. Disponible sur https://sevilla.abc.es/sevilla/sevi-ayuntamiento-pone-marcha-partir-abril-programa-para-fomentar-huertos-urbanos-sevillanos-202103171105_noticia.html

AUTRE :

Planes y Estrategias sectoriales: Alineamiento con la Estrategia Sevilla 2030, Ayuntamiento de Sevilla, Marzo 2019

TEXTE DES ENTRETIENS

Miraflores 1 :

(J'interpelle deux dames s'émerveillant devant de petits canards.)

¿Venís aquí a veces en el parque?

Todos los días.
Por la tarde si...

Ana y yo vivimos por allí...

¿En el barrio al lado?

Si.

Estudio aquí por erasmus así que...
¿De dónde?

De Francia...

¿Qué haces?

Estoy haciendo un trabajo de disertación sobre jardín y ciudad, por eso estaba mirando.
¿Fuieste al alamillo?

¿Si si ya, que aquí hay huertos, vosotros utilizáis esos huertos?

No, lo podemos pedir, pero y bueno... hay por esta parte y más por allá, que esta parte es muy bonita.

¿Qué parte preferís?

Nosotros por...
Por aquí... la parte nueva vamos a hacer una vuelta, pero preferimos más por aquí, hay más verdura
Es más pequeño, hay más sol en la parte nueva, hace calor. Yo estoy de aquí...
Para cuanto tiempo estas aquí?

Un año...

Bueno aquí hay muchos parques: hay el de los Príncipes, de los Remedios, y el parque María Luisa, ¿has ido?

Me intereso en los de imitativa ciudadana...

Sé que hay por Felipe II, por esa parte también...
¿Has entrado en los huertos?

No aquí, pero san Jerónimo, y Alcosa...

¡Ja! Hay mucho también Alcosa

El del Rey moro en el barrio de San Julián...

¿En? ¿Hay un huerto?

Un pequeño... en calle...

Ladrilla?

No me recuerdo... Donde hay la casa del rey moro, hay una noria.

¡Ja sí! Muy chiquitito...

Creo que es más abierto, menos controlado. ¿Habéis conocido el barrio aquí sin todo eso?

Si que era una mierda

¿Si? ¿Como era?

Una mierda!! Todo sucio, la gente lo tiraron los frigoríficos, los colchones, el lago, no este, porque el lago, porque sacaron moto, coche, y les quitaban las piezas, todo sin dado de árboles, nada, nada que me venía con los niños, y la moscas... esta era un mierda...
Ahora eso a lado de mi casa, eso es un pulmón, es una maravilla, eso es precioso, hay un espacio de entrenamiento...

He visto también los hombres jugar la petanca...

Si también, también, eso está muy bien...

Se hace pilates, afuera también.
Yo vivía en Madrid, y lo decía a miguel, en Madrid no se puede llevar pero en los parques, está prohibido, y aquí he dicho hay parque de pero, vino el se enamoró de venir por aquí.
Y se hace deporte, mucho deporte, abre muy temprano, ya a las seis de la mañana se pueda entrar, y es cuidadito.

He visto los edificios antiguos también.

Si había esas casas y la mierda, que aquí venía un colegio, y era una porquería, mucho descombres, y aquí toda una montaña de escombros, de sociedad. Había de todo, aquí sacaron una moto

Y hubo un cambio a la periferia del parque?

Claro que de tu casa no te mires una porquería. A mí me encanta, me gusta mucho. ¿Y hay el parque de San Jerónimo también, has visto el hueco de color?

Si si.

¿Y por la margen del río? ¿El Guadalquivir?

Si claro...

Y bueno te digo otra cosa, hay esos tubos de agua, las fontanas, las papeleras de cemento... sino que

les ponen el fuego o les roban.
¿Qué estudias?

Arquitectura, es un sujeto un poco al lado de lo que aprendimos realmente... pero es lo que me marco lo más aquí. Y aquí es increíble como el jardín "responde" a la ciudad...

Que lo salvaron.

Ensuite, l'une d'elle me parlera d'Alcala de Guadaíra, un site au sud de Séville. Elle appellera même son fils pour plus de renseignements.

Miraflores 2 :

Todos se conocen aquí "hein" ?

Hombre claro, de donde eres ?

Francia...

¡Francia eh ! Se nota...

Estudio arquitectura, estoy mirando la relación entre ciudad y jardín...

Aquí estaba el colegio de... te lo digo, había un tratado entre Francia, Alemania, España, Inglaterra, incluso países del norte, han venido aquí por representación, venían aquí aprendiendo la artimaña de la agricultura...

¿La verdad? ¿Aquí?

Si, yo tenía aquí, cuando había el colegio-escuela, lo llamamos, era como una asignatura, era como una asignatura, un curso de tres meses, vinieron al fin de junio, estaban 15 días, le paraba la junta de Andalucía, o veinte, con la "cazuela", y aquí dormían de terminar los cursos, estaban aquí tres meses haciendo los cursos, solamente de daban los cursos por la tarde...

¿Cuándo estaba eso?

Hace veinte años, y venían ingleses, venían rusos, y aquí se venía de España para conocer la cultura de los franceses, ingleses por ejemplo... La comunidad europea nos mandaba dinero por esta promoción, y este dinero invertíamos aquí, había cinco monitores, y peritos...

¿Y usted ha participado a eso?

Yo sí, llevo aquí muchos años, Y ahora queremos promocionar eso, promocionar lo pero claro se falta fondo, se falta dinero, eso tiene gastos, y eso claro la junta de Andalucía no nos dujo, o el ayuntamiento, eso estaba antes del ayuntamiento, aquí entonces lo hizo el ayuntamiento, los terrenos, ahora la fundación es un comunidad de hortelano, los hemos hecho, aquí ya hay cinco personas del ayuntamiento. Que estaban al frente del colegio-escuela, pero eso claro cuando pierdo el dinero se acabó, entonces hicimos de todo y ahora somos una comunidad hortelana. "el huerto morera".

¿Hace cuánto tiempo?

Lleva veinte cinco años... ¡¡Eso es el huerto más antiguo de España!! De España entera. Bueno eso es la fundación más antigua de toda España. Y aquí viene de toda la comunidad, de Extremadura, de canarias, de Barcelona, todos aquí aprenden.

¿Y esa permitió de crear cosas por el barrio también? ¿Para organizar?

Te daban cosas... ¡es francés!

Ja, ¡Hola!

Hace un curso de "biológica", esta preguntado por cómo era antes.

Que aquí en Andalucía comemos el pan con tomate, se hace platos con tomates... se hace un montón de variedad de cosas. ¿Esta bonito el parque verdad?

Me gusta el facto que la ciudad esta justa aquí.

Es urbano sí.

Vivís aquí en el barrio?

Si aquí, ¡en frente!

Que allí es el barrio de los remedios, las tres viviendas ¿conoces conoces? Jajaja...
Donde vive? ¿Dónde vive?

En el centro...

¿Que estudia?

Arquitectura.

¡Escúchame!
Le hace una casita, le hace los planos jajaja...

Bueno encanta conocerte. Ven aquí que te damos trabajito.

A qué hora viene aquí?

Por la tarde.

Muchas Gracias!!

Venga!!

Ensuite, ils m'ont demandé le mot "patata" en français puis m'en ont donné un sac.

Parque del Tamarquillo:

Pasa mucho tiempo por aquí?

Casi todos los días, todos los días, una hora, dos horas...

Hace mucho tiempo que está aquí este huerto?

Todo esto, nueve años, yo...seis meses aquí...

Que... ¿es una iniciativa de la población no?

¡El ayuntamiento! Lo ponen al servicio de los mayores sobre todo...

¿Si?

Pero hombre que hay jóvenes también...menos, pero vamos...

¿Y hace un cambio para usted de tener este huerto?

Hombre te entretiene, te distrae y haces lo que te gusta. ¿Qué es bastante no?

Y es suficiente? ¿O tiene que comprar otra verdura?

Yo, eso me sobra, en la temporada claro, en la temporada sobra. Mira eso son tomates, entre esa y aquella, tengo sesenta...con diez nada más mmm... como una familia de sobra, esto por los vecinos, la música, uno va una cosa a otra. Eso es porque le gusta, y el mismo trabajo de veinte de da cuarenta plantas y luego...lo que hace con eso que lo regalá

¡Ah está bien! Así que es un intercambio también...

Normalmente lo da, hombre, si tiene algo que el vecino no tengo, bueno... por alguien que tiene tomate, uno que tiene lechuga y lo cambiamos, pero vamos, interés. Interés sin interés.

Me gusta el facto que hay calles, que es una pequeña ciudad al final no?

Si ¡jaja, ¿son huertos familiares no?

Conoces un poco los demás que cultivan aquí?

Si, yo, aquí más de la mitad son del parque Alcosa, del barrio, ya yo vivo aquí desde 50 años, les conozco de siempre, de jugar con ellos de chico jaja, hay algunos no son de aquí, de un barrio próximo, pero la gran mayoría del barrio.

¿Usted nació aquí en Sevilla?

No yo, soy estramonió, de Extremadura, me vine aquí con trece años, entonces fengo "sesentitres", lo que voy viviendo, desde chico, ...

Así que hay tomates...

...pimientos, esto son pimientos, mira esto son berenjenas, las dos últimas son calabazas, de polvo, estas son calabacines, y son más pequeñas, para corta la pará la plancha y eso, y eso son pepinos, y eso son habichuelas, y esto son acelgas, y eso son ajos, y eso son puerros, hay de todo un poquito...

¿Y eso...?

Eso, tomates, una especie, y aquella una variedad, y todo de aquellos son de una variedad de "pera", que tiene la forma de la fruta de la pera, y un tomate muy duro, muy caluroso, y eso son tomate más, son tomates rosas, que aguanta meno, que lo coge y ya con cinco días se ponen con flores. Eso aguanta más y los que aguantan más son aquellos, aquellos son los que se embazan, no has visto un boque de eso en el mercado, para conservar es mucho mejor...

Con un sabor diferente probablemente...

Son sabores diferentes si, la planta la vez prácticamente igual, tiene que entender mucho para distinguir, la casta la tiene, por ejemplo hay dos castas distintas, y se te fia bien tiene un color distinto ¡mira! Este verde por ejemplo, este y ese es distinto a ese, ese y ese, aquellos dos son iguales, son distintas pero, es muy difícil, al ver de todo te equivoca, es complicado a ver así temprano...

Y eso cuanto tiempo toma, instalar eso, el círculo de agua...

¿Para regalar lo?

¿Para instalar lo?

Eso depende hay mucha gente, que lo rijan más de la cuenta, que es mucha agua que no es, yo me la tengo una hora, una hora y cuarta, cada tres días, aquí hay mucha gente que lo abrigan todos los días, que no es necesario, le gustan abrigán y ya está, le cree que si lo abrigan más se pone con más plantas...

¿Y claro es el agua de la lluvia no?

No, eso es de pozo, del barrio...

He visto también que por allí hay una será, para cultivar también...

Ja, las plantitas, el vivero...

¿Y piensa que la ciudad necesitaría más de eso? En general

Mas... claro, siempre con poquito de cada cosa, hay para dos casas, dos familias pueden tener, hay muchas variedades que tienes los huertos hechos también, ay que no aquí solo, hay a 5 kilómetros el de Pino Montano, está en Sevilla Este, esta unos tres por allá,

Alamillo...

Alamillo también, y hay en Torreblanca también, hay mucho y cada vez más, aquí también por allí hay más, es más pequeño, pero hay un montón también, Habrá la mitad aquí más o menos... Depondré de los mandatos que hayan, que hay mucha gente, pero hay mucha gente que lo piden y que luego no lo cuidan, y que se la quitan, si no lo cuidas te lo quitan, si no lo cuidas es que no la quieres eh!

Claro...

San Jerónimo, con los "Ecologistas en acción":

Hola, que el parque San Jerónimo es vuestra obra..

Si en cierta forma, que llevamos muchos años, antes de que casi se cierra el parque, así que a dentro del parque san Jerónimo hay unos huertos, de persona mayores, que sigue un proyecto de colonización de Sevilla, como dentro del parque Miraflores, que también hay, que es el mas antiguo, que tiene muchísimo años. Y se hacía antes del parque, que aquí era muy abandonado, que aquí esta antiguamente los viveros de la expo 92, pues aquí estaban los viveros para poder, todas la planas y demás, nosotros ocupo estas instalaciones,

¿Dices que eres de arquitectura? Pues, al nivel urbanístico digamos hay una lucha, hay el tema de urbanización de intentar quitar todo que tiene que ver con el mundo natural, y en cierta forma nosotros queremos llevar campo a la ciudad, por ejemplos en los poco parques incluso en España, hay una iniciativa como introducir, o por ejemplo ganar en el parque, como hemos visto utilizan maquinaria, usan dentro de los parques, es un medio de como meter cabra u otro en el parque, y después como un acuerdo en el barrio como utilizar materia orgánica para dar a los animales, y también pasa por reglas como la prioridad a los personas mayores y desempleados..

¿Y eso es la ciudad que pone esas reglas?

No las ponemos nosotros... que los del barrio traen material orgánico de sus casas, y eso funciona con el tema de la economía circular... Pero nuestro objetivo principal es de introducir el campo dentro de la ciudad.

¿Entonces que todavía no es suficiente los huertos en la ciudad de Sevilla?

Hombre, que pensamos que tenemos que seguir insistiendo en un modelo de mayor espacio, mayor vegetación, una lucha más grande en la ciudad de Sevilla, el tema de la gestión del arbolado, el espacio que afecta el tema del cambio climático, y alta muchísimo la temperatura, y también tenemos el problema de convencer los vecinos de que vemos ya los árboles pequeños a pasar por arboles de sombra, que afecta la temperatura y de lo que es la calle...

San Jerónimo, bar "José Maraver":

¿Para pagar? Gracias...

¿Hola? ¿Tiene un minuto? ¿Usted utiliza los huertos de San Jerónimo?

No...

¿Usted podría dibujar lo que es un jardín para usted? ¿Solo que significa para usted?

Vale, ¿aquí?

Vive aquí en el barrio?

Si aquí.

Mas o menos eh...jaja

Que es su parque favorito aquí en Sevilla?

El Almillo. Hay espacio, hay animales...

¡Mucha gracias!

San Jerónimo, cafetería "La Darra":

Estudio arquitectura, y estoy estudiando los huertos que están en San Jerónimo...aquí al lado del barrio, y yo quería saber si vosotros utilizáis esos huertos?

¿Como?

Este jardín para cultivar verdura...

Ja, yo no porque no tengo marido

ah..

Pobrecita...

Que eso llevan los hombres que están jubilados... Pero tú ya fuiste al huerto?

Si, pero quería saber a propósito de la gente del barrio también..

Jaaa, si hay espacios pero normalmente son hombres, han vivido en el campo, de cosa de esa saben y les gustan y les entretiene...

¿Les gustaría hacer un dibujo de lo que representaría para ustedes un jardín?

¿Eeh?

Lo que significa...

¿Pero escrito?

¿Un dibujito?

Que significa. Pues, un símbolo, como quiere...

Que su parque favorito aquí en Sevilla...?

¡María Luisa!

El Colon, también es bonito, ¿no has visto el Colon?

¿Sisi! ¿Grande no?

Y todo el Rio hasta el puente...

Elles s'emportent dans un débat sur leurs parcs favoris...

Y si quiere ir al parque en el cotidiano, dar un paseo...

Parque del Alamillo.

Pues, ¿Cuál sería el recorrido para ir a este parque? ¿Un dibujo?

¿Hombre el recorrido? ¡Cerquita!

Muchas gracias!

De donde eres cariño?

De Francia...

Qué edad tiene?

22.

Ja igual que mi nieto. Mi nieto 21...

¡Que tenga un buen día!

Igualmente.

San Jerónimo, a la parada de autobús:

Yo estudio arquitectura, y más precisamente el huerto al lado del barrio.

¿Los huertos?

¿Usted lo utiliza?

No pero mi familia tiene uno, tiene un cartela, cultivan ajo, lechuga, patata..

Usted va de vez cuando a ver este?

Vale mira, esta al final de la carretera, pasa por el parque y esta.

Usted me haría un plano del huerto que tiene?

Lo haz tu... un cuadrado, diez metro y de aquí a aquí quince, si correcto más o menos, de donde eres?

Francia...que hay en este huerto...

Dentro del espacio tiene parcelas aquí en el sitio, una, una más, y aquí un pequeño cuadradito, esto lo utilizan para herramienta, aquí eso se llama surcos, y allí en espacio determinado, tomates, patatas, yo me pongo mi lechuga y tomate aquí..

¿Usted vive aquí cerquita no?

Yo aquí cerca.

¿Cuál sería el recorrido entre los dos?

Al final de esta calle y allí pisos, de allí al huerto 800 metros, de mi casa a aquí.. los huertos son para personas mayores, jubilados, hay que pedir el ayuntamiento por una parcela...

¿Y usted que jardín refiere en Sevilla?

Esta, después los huertos hasta al Alamillo, hay un jardín, al rio, por la parte allá del rio es la que yo prefiero, y el pulmón de Sevilla es el Alamillo, este es más pequeño pero está muy bien, está la gente del barrio que viene paseando, hasta colon, que está el parque de colon... pues ya está. Tú quieres un huerto?

No no... por nada, es por caso de mis estudias...trabajo sobre los jardines de iniciativa ciudadana..

Pues en Sevilla, a los que puedes referirte, hay el Alamillo, el parque de Colon y el parque de la plaza de España. Que es el más grande de Sevilla. Parque de la expo, y eso de 92 a 96, sigo ampliando... Estas de Erasmus?

Si, pero hago este trabajo de disertación en relación con Francia, y por eso tengo que hacer este tipo de ejercicios... hacer hablar la gente etc.

Pues te puedo indicar que la gente que tiene 70, 80... hemos disfrutado del parque de María Luisa... Cuando mis chicos eran pequeños, todo los domingos o sábados, íbamos a pasear por allí, ¿por qué? Porque no existía parque, entonces Sevilla, ha ido, porque normalmente una ciudad sin parque es un jardín sin flores...tiene que tener parques, como en Paris, y en Londres también...

Usted ha pasado por esas ciudades?

Si, y la ciudad lo más que prefiere es Paris, maravilla...

Fui en Madrid también...

Madrid también sí, es una capital cosmopolita, hay gente de muchísima etnia, y están bienvenida en Barcelona también, pero no me gustan como ciudades, pase tres años en Madrid para terminar mi carrera, para que me da la plaza que quería, asignaba aquí en Sevilla...

¿En que trabajaba?

En la industria del tren, yo soy ingeniero de tren de comunicación, llevaba instalaciones de seguridad,

equipo por las personas, hace once ano que me jubilado, doce, no quería trabajar más, di clases a la universidad de aquí, cinco, seis, meses porque no tenían profesores de fibra óptica, y yo estaba un especialista bueno de fibra óptica, aquí no en la universidad no había profesores, y bueno por un dinero extra yo daba las clases, ya hace cinco años...

La discussion se poursuivit sur la fibre optique et un jeune professeur de Madrid, nous quittâmes cordialement.

Rey Moro, en los huertos del fondo:

Buenos días!

Hola, ¿qué tal?

¿Bien, viene a veces aquí?

Si..

Y cada uno tiene su espacio...

Si sí. Puedes venir, los domingos.

Algo especial el domingo?

Si, el domingo hay asamblea, como se entrene, es comunitario...

Funciona como los del norte San Jerónimo o Miraflores...

Si como Miraflores, más o menos...

Porque aquí le parece más libre...

Menos organizado, pero, más o menos funciona como Miraflores.

¿También cultiváis cereales o solo verdura?

Si.

¡Qué bien!

San Jerónimo, en los huertos:

¿Utilizáis mucho este espacio, si pasa mucho tiempo por aquí?

Si es mía que lleva, aquí vienen chavales de Francia de Inglaterra, hacer cosas, las plantaciones, estudiantes... aquí es el ayuntamiento pero los llevan los "ecologistas en acción", así que por un huerto lo solicito, me apunta, venga esta esta, esta euros al mes, te dan agua te dan todo los productos ecológicos, no química, raros, ya, aquí normalmente voy por la mañana, y hasta la una y media por allí...

Así que bastante tiempo...

Si he jubilado...

¿Cada día?

Todos los días, al bar, por ejemplo esta planta eso, son cogollos de lechuga, hay un montón de cosas, semillas,

Son muy grandes...

Se secan y ya la pongo, tengo de todo tomate, pepino, pimiento, pap...

Tomates por aquí...

Si un montón, de varias clases, de Cherry, de pera, buena para la plancha...

Cada día entonces...

Sisi, yo vivo, yo tengo la casita que esta después el bloque por allí, jaja vengo en tres minutos, quatro... hay gente de Triana también, hay este hombre que era un boxeador olimpico, gente no se de treinta años, normal, "quaranti" tanto anos, no más, , si en su tiempo...y se llama... "Pampadillo"... gente que viene en coche,

Así que hay muchos huertos al norte, personas de toda la ciudad viene...

Si si si viene viene...por una persona de una familia de sobra...

Usted ha construido todo eso..

Si yo llevo aquí desde más de 20 años, en este sitio, hay que van al huerto escolar, hay mucho en España, ya Miraflores, y casi directamente aquí.

¿Hay una mayoría de gente mayor así que está bien de poder intercambiar con los niños los jóvenes también no?

Ja si, todo vuelve más caro, y esas son tomates de verdad, con sabor, y cuando esta la cinco las cuarta, i amigo me dice la "caña", así un poquito de cañas, un pasesito, me voy pacá, por esto por esto vengo, y digo no me voy, ¡¡¡después no tranquilo NO!! Un poquito de cañas y se acabó, y me entretiene...

...

Que hay todo un proyecto de calle, aquí con el caminito, y has visto la casita de oficinas de los ecologistas...

Si si muy presente, yo vengo por la tarde, que hay montón de gente por aquí, y otro hombre que es mayor también, pero la mayoría es mayor, algunos se han ido, y después es el hijo, o la hija bueno. Eso son calabazas...

...

Alfonso était très vite inarrêtable... il parle majoritairement de ses légumes, leur variété, leurs saveurs. Il évoque également la manière dont il les cuisine et des anecdotes pour chasser les escargots (les escargots adorent la "Cruzcampo" la bière de Séville. Ils se trouvent très vite capturés dans des couvercles de pots de confiture par le soleil et l'alcool séché.).

¿Piensa que la ciudad necesitaría más de eso? Ya hay bastante, en Triana también, el parque Alcosa, bueno si hay más mejor...

...

Bueno tío...

Puedo sacar un foto...

Puedes tomar cualquier foto que quieras...

San Jerónimo, con Alfonso de nuevo:

Que te gusta el más aquí?

La tranquilidad...

Casi más tiempo aquí que en tu casa no?

¿Aquí llega el pesado...la tontería, "que paso?"

Y algunos sentimientos para algunos lugares? Que definen tu trayecto de la casa a aquí.

...

Lo que sientes cuando estás aquí...

La tranquilidad, está la casa, está la caseta no? Aquí el huerto, TRANQUILIDAD...aquí mi bar favorito, me gusta este que es más cómodo con patio dentro, una terraza, pero abierta, la comida y los niños, en verano está bien, me gusta este, un bar "paradita", entonces te pongo AMISTAD...

Y a tu casa?

A mi casa...una, una RUINA jajaja, como la película...

Cual es esta película?

"Mi casa es una ruina!!!" jajaja

Ah no conozco...Pero escribe lo, muy guay..."Mi casa es una ruina"

No no...ruina es muerte y...

Pero como broma...

Yo llevo 5 hijos...

...

Bueno tío... más cosita?

Nada, solo la emoción de la casa, y ya está, el sentimiento relativo a tu casa y ya está, has dicho "mi casa es una ruina" pero...

Ya que te digo "ver a mi mujer..."

Bueno, lo que quieres...

"No amigo", que me dijo... cuando concinas?, eeh dos, tres a la semana... y tú ella me dice que yo una, casi ninguna jajaja...

Y quien concina mejor entre tú y tu esposa?

Yo se cocinar también, yo cocino, cositas guapas...

Alfonso s'égare dans ses recettes de cuisines favorites... aux œufs de "gallina" frits, au poulet, aux pois chiche... Le sujet dérive vers Franco et une anecdote selon laquelle il n'avait qu'un testicule, ce "cabrón" !

...

No te pregunte, cuál es tu jardín favorito en toda Sevilla...

El parque María Luisa...

Que hay un montón de gente que me ha dicho el Alamillo por aquí...

Mas moderna, pero de época es la plaza de España, eso esta plaza de España, eso es, este parque, esos puentes que tiene, y sus árboles... ¡antiquísima ! A los cientos azules, los azulejos de Triana antiquísimos, de 1800 y... que el otro moderna, pero pasear, que hay nada...

¿Piensas que hay una herencia entre eso y el parque María Luisa?

Una...

Una relación, herida...como de abuelo, a padre, a hijo...

Alfonso comprend avec les bâtiments de l'expo de 92...

Ja Herencia... si eso es, con el parque de María Luisa... No creo que es más moderna... mas fresco, lo que hicieron con la expo, edificios que son bonitos, cómodos, pero no muy guapo, pero eso como fresco, como comodidad... pero este parque con coche de caballo que hay allí (María Luisa), bam bam bam... el parque acuático es esto pero otro rollo... está muy bien eso no es TRANQUILIDAD... sus árboles (María Luisa), con sombras, eso es un parque no!

Para mi aquí es un parque, un pequeño María Luisa...

Si si si, es Sevilla, y mi casa en tres minutos...

Como iría de aquí a María Luisa?

(Alfonso dessine...)

Ja... bueno para que tu sepas, aquí está la paradita y la carretera más paca...aquí está la avenida...llega una plaza, "maomemo", siga a la izquierda, te gira a la izquierda y aquí...y allí una iglesia, aquí la carretera, un cementerio que está allí también... de aquí...

Y tu mujer nunca viene aquí?

Aquí no... bueno hace una vuelta...pero no le gusta...mucha mujeres vienen aquí, mucha...viene cuando hay fiesta...en primavera, Susana pone una cerveza, un barrillo, hace una paella, te pone tapitas, y tortillas...

Me has dicho para el parque María Luisa... y ya está... esta puerta salió...

Y para ti aquí es la periferia?

Si eso periferia...coge la avenida aquí abajo y hay una rotonda...que te digo...y ya te coge a la macarena en una media... estamos cerca, rápidamente...están quintos parados, está aquí al lado... porque allí está la placita...la iglesia, la placita de San Jerónimo...y aquí aproximadamente está el cementerio...y ya está después boum boum boum está la macarena...aquí un hospital, hospital macarena, esta la muralla, y está el parquecito, pequeño, al puerto sale, puerta Carmona, y esto es... como se llama su corone... puerta la carne... los barrios son bonitos, con la callecitas, y aquí hay eje que lleva directamente al prado, aquí esta el prado San Sebastián, allí están los jardines, bonitos, Murillo...antes había más cosas, había no sé qué...

Muchísimas gracias Alfonso... que no sabía si iba a encontrar alguien...

Claro, claro, un saludo tío, me ponía paca y me decía "me voy"... ¡Y ya está tío, un saludo!

(Alfonso m'offre quelques tomates et courgettes de son jardin...)

...

San Jerónimo, con Alfonso otra vez :

(Me promenant dans les quartiers Nord de la ville, je décide par curiosité de passer par les potagers de San Jerónimo. J'aperçois Alfonso de dos, discutant avec un voisin de parcelle.)

¡Hola Alfonso!

¿Que tal?

¡Hola!

¿Te recuerdas de yo?

¡Si claro !!

Que hace un montón de tiempo, regrese en Francia, y después buscé una práctica así que estoy aquí de nuevo.

Si, si, si... ¿Quieres entrar?

¿Que tal?

Pues bien jajaja, pero bueno es que el Betis perdió ayer jajaja...

Ah verdad... ¿Que tal la verdura este año?

Eé... poco, pero bien bien, mira esas son la viñas de que te hablé el año pasado, sin pepino...

Ah, verdad.

Si s si, tenemos patata por allí, havos sí...

Aquí son berenjenas... Muy pequeñas...

Son plantaciones del año pasado, que se renuevan...

Ah si se renuevan...

Mira, ¿quieres entrar?

Esos son havos, y se comen frio también, toma, toma, abre lo, ¡si bueno el!

¿Se pueden comer un poquito de aceite, y sal?

Si, si claro, también a la plancha, los pones con poco de cebollita, acompaña bien la carne. Los pones en la plancha, se cocina para horas, se cuece a fuego lento.

Y en este bolsillo?

Son brócolis, son pequeños...

Si pequeños...

Y mira no tan verde, un poco morados...

Sisi, no son del Betis ahah..

Jaja no...

De hecho, quería preguntarte, porque me recuerdo que eres del Betis, pero eso como ocurro, pues ¿cómo lo supiste?

Es así, mi familia es del Betis, aunque bueno tengo algunos sevillistas en mi familia, é... un primo de mi mujer, y bueno el primo del marido de mi hermana...

Y que es la diferencia entre los sevillistas y los del betis...

Bueno, nosotros somos simpáticos, tenemos la alegría, ellos son más... más.. seriosos, bueno un poco è orgullosos sabes...

Porque cual es el más antiguo...

Bueno, lo mismo, lo mismo pero que nosotros somos más tradicionales...

Creo que soy más del Betis también...

Ah bien bien...

Pero también hay algo bastante político no, entre las personas de los dos clubs.. no?!

Bueno, si puede ser... Los sevillistas son poco más de lado derecha, más tradicionalistas, pero no sé, este hombre allí es un sevillista... jaja Que a veces se llevan bien con nosotros y a veces no... Bueno tengo mucho vecinos aquí, un montón del Betis, algunos del Sevilla, pero me llevo bien con ellos, hay otros un poco menos sabes jaja...

Y vas al bar para seguir las partidas

¿Y... donde haces tu práctica?

Por la Alameda...

Jaa, alameda, un lugar de putero jaja, allí fui un montón de joven, era un lugar con mucha gente, mucha gente, venían de Italia para salir de fiesta... pero bueno encontré mi novia allí sabes...

¿Tu mujer de hoy?

Si, si, que tenía 19 años cuando la encontré... porque yo fui de practica en Barcelona. Si si, muy rica esta ciudad, buena atmosfera, iba de vuelta al parque Güell, Estudié el eléctrico, y me fui en Barcelona para una práctica de algunos meses... Pero, mira tuve la apendicitis, y me teme que quedar en el hospital para tres semanas pero después, estaba bien pero no tenía que trabajar y estaba pagado, así que jaja, buena vida jaja...

Y que piensas de esta situación en Catalunya?

Una tontería, además con todo lo que pasa en con el tema de ucrania, de rusia... Siempre ha sido el problema de España que no se deja tomar las oportu- nidades, que hay una fractura entre la gente tradicionalistas y nosotros...

Pero en España es así, hay tradicionalistas que paran el país, que van a la caza... Que montan a caballo, viven en otro mundo... Se sienten poderosos y tal... independistas... La gente de castilla, de león, y más lejo en el norte son diferentes. Hablan un buen español, se comportan, aquí hablamos el andaluz, nos tomamos menos en serio a nosotros mismos... Pero quieren quedar el poco de poder que tienen, y así se quedan el dinero... Y se suele salir del OTAN? No sé...

Y tú que hacías...?

Como era un eléctrico, trabajé para una empresa, solo era técnico, pero tenía buen jefe, buen jefe, ingeniero... Después trabaje para mí mismo... Me preguntaron de hacer el eléctrico para la expo sabes...

De verdad? Un gran proyecto entonces, mucha preparación...

Si si si, por el tema de la seguridad, del planeamiento...

Empecé con un trabajo a lo del opera al paseo Colon, sabes, mi primer gran proyecto...

Enfin, Alfonso me parla encore pendant de longues minutes de sa famille, de ses enfants, de son fils qui travaille en Suisse.



REMERCIEMENTS

Je remercie Madame Marie-Paulé Halgand, ma référente, qui m'a guidé dans ce travail. Je remercie également les personnes qui m'ont écouté, permis de formuler des idées. Et je remercie particulièrement les sévillans, usagers des jardins, qui ont partagé leur quotidien avec moi.